52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 22 30 MAI 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète . . . . 18 fr. Edition partielle. . . . . 12 fr.	ETRANGER : Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 6 décembre 1934.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Appel pour les Missions, par Mgr Olichon. — Une tâche urgente : les Missions, 337. — L'Union Missionnaire du Clergé; la Journée missionnaire des malades du dimanche de la Pentecôte, 338.

Questions de science ecclésiastique. — A quelles conditions peut-il être permis de demander le divorce? Que faire avec ceux qui l'ont demandé sans autorisation? 339. — Que penser des raisons alléguées en faveur de la crémation? 340. Quel est le symbolisme de l'inhumation? 344. L'incinération des corps est-elle interdite de façon absolue par l'Eglise? 345. — Pour éviter un mariage civil, un curé peut-il procéder à un mariage mixte dans l'église même? 346. — Est-il permis à un curé de prendre à son service une personne divorcée ou simplement séparée de son mari? 346 — Si l'on vend un objet bénit et indulgencié, perd-il sa bénédiction et ses indulgences? Qu'en est-il de ces objets au point de vue de la prescription? 346. — Quelles promesses doit-on souscrire pour obtenir dispense en vue d'un mariage mixte? 347. — Quelle est l'origine de l'expression « humanité de surcroît » employée par divers auteurs spirituels récents? 347.

L'« Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : J. Maritain, 348; P. Alex. Brou, 349; Mgr Noël Gubbels, Stendhal, 350; don Vismara, 351; comtesse H. de Boissieu, Busquet et Garcia-Bayon, *Compte-Rendu du Xe Congrès de recrutement sacerdotal*, 352.

PRÉDICATION

Sermons pour la Pentecôte. — I. L'amour du prochain, 305. — II. L'action du Saint-Esprit, 308. — III. Marie mère de l'Eglise, 309.

Pour la fête de la Trinité. — I. La Sainte Vierge Marie et la Trinité, 312.

Cours de prônes sur la Liturgie *(fin)*. — XLVII. La canonisation des Bienheureux, 314.

Les personnages évangéliques. — XII. La vie à Nazareth, 316. — XIII. Marie pendant la vie publique de Jésus, 313.

Changements d'adresse

Prière très instante de joindre à toute demande de changement d'adresse l'ancienne bande et 1 fr. en timbres-poste. — Pour nos abonnés des Colonies françaises et de l'Etranger, ajouter cette petite somme au prix de l'abonnement de l'année suivante.

PETIT COURRIER

Q. — Je constate avec angoisse les progrès rapides dans ma paroisse d'une prétendue religion *l'Antoinisme*, dont les adeptes sont animés d'un zèle digne d'une meilleure cause.

***L'Ami* ne pourrait-il pas nous donner sur ce sujet une étude faisant connaître les erreurs et nous donnant des arguments simples pour y répondre, car les ravages s'exercent surtout parmi les gens du peuple?**

R. — Vous aurez déjà des éléments dans le vol. que nous avons analysé l'an dernier, p. 620, *Antoine le Guérisseur et l'Antoinisme*, t. I, *Les faits* (in-8 de 336 p., 22 f. 50 belges, Liège, Gothier). Mais comme on nous signale de divers côtés cette propagande antoiniste, nous allons préparer l'étude que vous désirez.

Q. — Plusieurs de nos confrères, aumôniers de sanatorium, ont à faire chaque dimanche une instruction et seraient heureux de connaître les ouvrages à consulter pour faire ces brèves instructions, le plus possible adaptées à ces milieux de tuberculeux.

R. — Je ne connais rien de spécial, sinon des livres comme Decorne, *Dans la chambre du malade*, ou Perreyve. *La Journée des malades*, ou *L'Evangile proposé à ceux qui souffrent*, par

l'auteur des *Avis spirituels,* tous vol. à 10 f., Paris, Téqui. — Il me semble que le mieux serait de prendre l'évangile dominical comme point de départ, ou encore de commenter les scènes de l'Evangile où il est question de l'infinie bonté du Christ pour les malades, afin de lui gagner la confiance et l'amour des vôtres. — Nous accueillerons avec grand plaisir les indications que des lecteurs voudraient bien nous donner.

Q. — *L'Ami* saurait-il me dire quel jour se célèbre la fête de S. Acceul, patron de notre paroisse, dont la solennité a lieu le 1er dimanche de mai ?

R. — Il s'agit évidemment de S. Acheul *(Acheolus, Acciolus* ou *Achilleus),* sous-diacre, martyrisé avec le diacre S. Ache, probablement le 1er ou le 11 mai 303, près d'Amiens. Leur office figure au 11 mai dans le Propre du diocèse d'Amiens.

Q. — Quel ouvrage pourrai je consulter pour apprendre un peu de *géologie,* un ouvrage pas trop volumineux, ni trop compliqué ?

R. — Prenez, dans le « Cours rédigé par une réunion de professeurs » (Tours, Mame ; Paris, J. de Gigord), le no 285 *d*, *Géologie* (1er cycle), 13 f. 50, et le no 285 *e*, *Conférences de géologie* (classe de Seconde, 2e cycle), 21 f. 50.

Q. — J'ai à faire un Cours de persévérance à des élèves de Ve à Ire, et je cherche un manuel d'instruction religieuse qui m'aide à préparer rapidement mon cours. J'ai bien Boulenger, mais il me semble trop savant et dur. Il me faudrait un livre où la doctrine soit illustrée abondamment par des exemples bien choisis dans l'histoire et la littérature, et émaillée de citations (avec références autant que possible) : quelque chose de vivant, d'actuel et de scientifique, sans être trop savant, bien adapté aux besoins de mon auditoire. On m'a parlé des livres du chanoine Louis et de ceux de Sullerot ; qu'en pensez vous ?

R. — Les manuels du chanoine Louis ne répondent pas à vos *desiderata*. Les livres de M. l'abbé Sullerot ne sont pas des manuels. Il n'existe rien dans le genre désiré, et il serait cependant souhaitable qu'on fît quelque chose. Le *Cours supérieur de religion* de M. le chanoine Duplessy *(Apologétique,* 3 vol. ; *Dogme,* 1 vol. ; *Morale,* 1 vol. ; *Sacrements,* 1 vol., Paris, Bonne Presse) vous aidera à préparer votre cours. — Mais nous supposons bien que vous ne faites pas un cours unique à des élèves s'échelonnant de la Ve à la Ire ; il y aurait là un gros écueil pour la pédagogie.

Q. — Pourriez vous m'indiquer quelques ouvrages utiles pour la préparation d'allocutions adressées à des soldats chrétiens ?

R. — A. Michelin, *Conseils aux aînés de mon Patronage,* 3 vol. à 2 f 95 l'un, et *Sois bon soldat !* du capitaine Magniez, 1 f., Paris, Bonne Presse ; — Mgr Dubourg, *Aux Français de 20 ans,* 4 f. 45, Arras, Brunet.

Q. — *L'Ami* voudrait-il m'indiquer quelques ouvrages sur « les affaires et la morale chrétienne » ?

R. — Voyez le Compte rendu de la Semaine Sociale de Mulhouse sur « L'esprit chrétien dans les affaires. » 30 f., aux bureaux de la *Chronique sociale de France,* 16, rue du Plat, Lyon 2e ; — A. Arnou, *La morale des affaires,* in-12 de 62 p., 3 f. 75, Paris, Spes (1925).

Isabelle Sandy. — **La soutane sanglante.** *Roman.* — In-12 de 258 p., 12 f. — Paris, Plon.

Le personnage principal de ce roman est un prêtre, l'abbé Sixte, vicaire à Paris, qui consacre ses trop rares loisirs à l'apostolat dans la banlieue rouge. Parmi les habitués de son patronage, il a discerné un garçonnet, abandonné par sa mère, qui paraît doué d'une intelligence, d'une force de volonté et d'une sensibilité supérieures à la moyenne, et il s'applique à cultiver cette âme. Mais hélas ! ses efforts obtiennent peu de succès. Avec l'âge, son jeune patronné prend conscience de la misère morale de son milieu, de son propre isolement, des souffrances des ouvriers ses frères ; il jalouse les autres, maudit son sort, si bien qu'il finit par adhérer au parti communiste. Au prêtre qui veut le ramener à de meilleurs sentiments, il ne répond que par des sarcasmes ; un jour même il lui jette une pierre au front et lui fait une blessure qui ensanglante sa soutane. Mais s'il veut réformer la société, il n'approuve pas la destruction pour elle même. C'est pourquoi, au cours d'une émeute, il s'oppose à l'incendie d'une église ; la blessure qu'il reçoit à ce moment lui vaut la grâce de se convertir et de mourir réhabilité aux yeux de Dieu et des hommes.

Isabelle Sandy a campé en un puissant relief les portraits du prêtre social, qui ne cherche que le bien de la classe ouvrière, et du jeune paria révolté, qui méprise les sages conseils et ne fait que s'enfoncer dans son malheur. Les sentiments et les paroles qu'elle leur prête portent un cachet profondément humain. A lire les descriptions qu'elle fait des infortunes physiques et de la déchéance morale d'une grande partie des habitants de la « zone », on se sent ému, on comprend mieux la nécessité urgente d'un apostolat intensifié, comme aussi les obstacles que rencontre ce dernier, et la complexité des rapports qui existent entre le capital et le travail. Instructif, ce roman l'est, encore qu'il soit seulement un tableau, non une thèse ni l'exposé d'une méthode à suivre. Toutefois le réalisme de certains détails ne permet de le conseiller qu'à des lecteurs avertis.

Histoire de la pédagogie, par L. Riboulet, diplômé d'Etudes supérieures de Philosophie et d'Histoire de l'éducation, professeur à N.-D. de Valbenoîte à Saint Etienne. Préface de M. André Baudrillart, agrégé de l'Université. — Nouvelle édition, gr. in-16 de 668 p., 82 grav., cartonné simili toile, 33 f. — Lyon, Vitte.

De la première édition de cet ouvrage, l'*Ami* a fait une analyse si complète (12 nov. 1925, p. 736) qu'il nous suffira d'y renvoyer sans plus. De sa valeur, le temps a fourni la preuve, puisqu'il a été depuis plusieurs fois réédité, et que l'Académie française l'a couronné.

La nouvelle édition, accrue d'une centaine de pages, se présente avec deux avantages sur les précédentes : elle est ornée de gravures (des portraits pour la plupart, d'après d'anciens bois ; on en souhaiterait une table détaillée, ainsi d'ailleurs que des noms propres) et augmentée d'un chapitre spécial sur la pédagogie du xxe siècle : éducation nouvelle, méthodes Montessori et Decroly, plan Dalton, freudisme, école soviétique, école unique, coéducation, encyclique sur l'éducation, etc. L'auteur y consacre des études inédites à des éducateurs éminents : Newman, sainte Postel, la Vén. Emilie de Rodat, la Rév. Mère Marie-Eugénie de Jésus, Boutroux, Eucken, Kerschensteiner, Mgr Spalding, chanoine Manjon, Dewey, etc.

Les spécialistes de l'histoire de l'éducation reconnaîtront sans peine que M. Riboulet traite des questions à l'ordre du jour avec largeur d'esprit, sans rien sacrifier cependant des principes.

Son livre est une mine où puiseront les éducateurs et même les simples professeurs. Signalons à ceux-ci que le volume contient une analyse complète de beaucoup d'œuvres figurant aux divers programmes de l'enseignement, entre autres de l'*Emile* de Rousseau ; aux premiers ainsi qu'aux conférenciers, bulletinistes, etc., qu'il renferme un résumé très clair, dans la partie nouvelle (p. 624-630), de l'Encyclique de S. S. Pie XI sur l'éducation chrétienne de la jeunesse.

Les uns et les autres gagneront beaucoup à pratiquer, outre cette *Histoire de la pédagogie,* d'autres œuvres du même auteur, plus accessibles peut être, et que nous avons ici dûment analysées en leur temps, (1926, p. 480 ; 1928, p. 894 ; 1931, couv. jaunes, p. 14).

LOURDES Hôtel Villa Saint-Jean, au Pont Vieux, près Grotte, 3, rue du Paradis, et rue de la Grotte. *Cuisine soignée.* Albert ABADIE. *Prix modérés.*

HOMÉOPATHIE

MERCI A "L'AMI DU CLERGÉ"

Nous tenons d'abord à remercier l'*Ami du Clergé* d'avoir bien voulu nous permettre de parler, dans ses colonnes, des MEDICAMENTS de l'Abbé CHAUPITRE.

Cela nous met à même de démontrer que les célèbres médicaments homéopathiques, que tout le monde connaît, sortent du cadre habituel des spécialités pharmaceutiques.

On ne leur a pas donné le nom d'un prêtre pour capter la confiance d'un public crédule ; au contraire, les médicaments homéopathiques ABBÉ CHAUPITRE, qui constituent une méthode de traitement magnifique, portent le nom même de leur inventeur et de leur vulgarisateur, que tous les prêtres de l'Ouest de la France ont bien connu.

Fidèle à la ligne de conduite que l'Abbé CHAUPITRE nous a tracée avant son départ de Rennes, c'est-à-dire de faire connaître partout sa merveilleuse méthode, nous sommes à la disposition des lecteurs de l'*Ami du Clergé* pour leur adresser gratuitement, sur simple demande, les trois ouvrages suivants :

1° L'Almanach ABBÉ CHAUPITRE 1935, où la vie du célèbre Guérisseur a été retracée par Monsieur LIORIT, qui fut son secrétaire.

2° Un magnifique livre de morale écrit par l'ABBÉ CHAUPITRE en 1930, trois ans avant sa mort : « Pour devenir meilleur, plus fort, plus heureux. »

3° Le livre du Docteur PORTEU « Pour Guérir » qui est un exposé simple, pratique et complet de la méthode ABBÉ CHAUPITRE et de la façon de se servir de ces médicaments.

Laboratoire ABBÉ CHAUPITRE
28 rue Vignon PARIS (9e) MAUPY Pharmacien.

ABBÉ CHAUPITRE

DUPLICATEUR SECAM, 48, rue Taitbout, PARIS. 7 modèles — du plus petit au grand — un type exactement adapté à vos besoins. Faites des économies en consultant **SECAM** pour toutes vos fournitures en lui indiquant votre marque d'appareil.

Les Plantes qui guérissent

Simple mais efficace, la médication par les plantes retrouve les faveurs de la Faculté. Son action énergique mais naturelle ne brutalise pas l'organisme : elle régularise les fonctions intestinales et purifie le sang.

De tous les remèdes à base de plantes, la Tisane des Chartreux de Durbon est la plus efficace. Elle constitue une véritable cure de désintoxication et combat avec succès les somnolences, maux de tête et vertiges, cortège habituel de l'anémie.

Le flacon 14,80, dans toutes Pharmacies. Renseignements et références. Labor. J. BERTHIER, à Grenoble.

LOURDES — VILLA SOULAGNET —
Maison recom. au Clergé 22, Route de Pau, 5 m. Grotte. Prix spéciaux pr groupe Confort.

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871

SPECIALITE DE VINS DE MESSE

Rosé et blanc doux, Blanc sec supérieur livrés en bonbonnes et en fûts

VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé livrés en barriques et feuillettes

Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales). R. C. Céret 146.

Si vous voulez avoir du plaisir à l'apiculture, en tirer un bénéfice appréciable, préserver vos abeilles des maladies, servez-vous de la

RUCHE-JUNG

LA MEILLEURE RUCHE MODERNE (brev. S.D.G.D. 630.971)

Brochure explicative livrée gratuitement avec la première commande de ruches ou sur demande contre envoi de 5.- frs.

FOYER COLONIAL, MISSIONS AFRICAINES
HAGUENAU (B. Rhin)
Ch. post. Strasbourg 138.45 ~ Tél. 283

Si vous désirez équiper
vos cloches
électriquement,
une adresse :

SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES

BACH - Ing. Constr. - METZ

265 églises sont déjà équipées.
Représentants dans les principales régions.

ORGUES AMÉRICAINS

« CÆCILIA » à air aspiré,

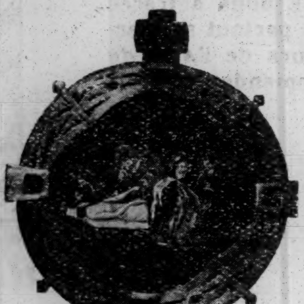
2 jeux ½,	chêne verni,	10	reg.	transp.			2.800	fr.
3	»	»	»	12	»	»	3.200	fr.
3	»	»	»	14	»	»	4.100	fr.
4	»	»	»	16	»	»	4.700	fr.
5	»	»	»	18	»	»	5.700	fr.
5	»	»	»	14	»	2 clav	7.500	fr.
6	»	»	»	15	»	3 »	10.000	fr.

Franco de port et d'emballage

— Demander le Catalogue — Facilités de paiement —

JAVELIER, 12, Avenue du Drapeau, DIJON.

J. MIGNARD, 38, rue St-Sulpice, PARIS (6e), réalise dans ses ateliers



LES PLUS BEAUX CHEMINS DE CROIX SUR ÉMAIL Gd FEU,

d'après les Maîtres : Fra Angelico, Van der Weyden, Overbeck.
Exécution d'Art à des prix inconnus (depuis 1285 fr. les 14 Stations).
Devis gratuits. — Station envoyée en communication.

TABLEAUX PEINTS A L'HUILE. Tous sujets désirés, en toutes dimensions, sur toile, bois, cuivre, émail, pour décoration d'Eglises, Salons, Parloirs, etc. Fidèles copies des Maîtres, Compositions nouvelles, Portraits. *Aperçu des prix :*
Avec cadre bois doré sculpté : 0,38×0,32 : 109 fr. 0,65×0,45 : 207 fr.
Peinture seule sur châssis : 1 m.×0,80 : 575 fr. 1 m.×1,50 : 1604 fr.
Tarif complet et Notice envoyés sur demande
Pour 1re Communion : Livres, Objets, Images, etc. Catalogue franco.

LES HARMONIUMS RICHARD

sont vendus en confiance et à crédit par la

PROCURE BRETONNE — St-BRIEUC

INSTRUMENTS D'OCCASION à PRIX RÉDUITS

Envoi des Catalogues contre 1 fr. en timbres.

LE DUPLICATEUR

" ROTATIF ROLITHO "

fera tous vos tirages à la perfection.
— Il ne coûte que 1.185 frs. —
(20 °/o de remise à MM. les Ecclésiastiques)
Tous rensts : Alph. ENGEL, 10, rue du Mail, PARIS 2e.

VINS DE MESSE DE BANYULS VIEUX

rigoureusement conformes aux décrets liturgiques

La bonbonne de . . .	6 litres	10 litr.	16 litr.	25 litr.
Grenache doré ½ sec	55 fr.	80 fr.	110 fr.	170 fr.
Collioure doré doux .	75 fr.	115 fr.	165 fr.	250 fr.

Franco tous frais gare destinataire. Echantillon 2 fr.
H.-P. SOULIER, à COLLIOURE (Pyrénées-Orles).

L'AMPLIFICATION DE L'HARMONIUM EST RÉALISÉE PAR LE PROCÉDÉ VILLETTE-FURON

L'amplification de l'harmonium, réclamée depuis bien des années par les ecclésiastiques soucieux de rehausser l'éclat des cérémonies religieuses et d'y intéresser les fidèles, est entrée dans la voie de la réalisation et donne des résultats très concluants.

MM. VILLETTE-FURON, père et fils, l'un expert dans la facture de l'harmonium, le second dans la radio diffusion du son, ont joint leurs connaissances d'acoustique et d'électricité pour mettre au point un instrument remarquable par sa puissance et ses timbres, capable de tenir lieu d'un orgue dans les églises où les ressources ne permettraient d'avoir qu'un instrument de médiocre qualité.

L'installation complète que Monsieur le Curé de Bléville (près Le Havre, S.-Inf.) a bien voulu leur commander, leur a permis de faire ressortir tout l'intérêt de cette invention qui a été reconnue par faitement au point.

MM. VILLETTE-FURON se tiennent à la disposition de MM. les Ecclésiastiques qui désireraient se documenter sur cette invention. Ils se feront un plaisir de leur donner tous renseignements utiles et sans aucun engagement de leur part.

S'adresser ou écrire aux **Etablissements VILLETTE-FURON,**
9, Route du Havre, 9
DÉVILLE-LES-ROUEN (Seine-Inférieure).

La Maladie du XXe siècle
LA CONSTIPATION

Les maladies ont à peu près toutes pour unique cause le mauvais état du sang et son impureté. Quand une personne n'a pas de courage, pas d'ardeur au travail, le mauvais état du sang est manifeste. Si cette personne n'a pas d'appétit, la bouche mauvaise, des nausées, des maux de tête, son sang est chargé d'impuretés. Pour se guérir, il faut purifier ce sang en nettoyant l'estomac et l'intestin, en supprimant la constipation. « L'homme creuse sa tombe avec sa fourchette », a dit un médecin : les bons repas, le manque d'exercice causent la constipation si nuisible à l'état général.

Mais trop de gens prennent des laxatifs chimiques sujets à l'accoutumance, au lieu de prendre un remède naturel. Le THE des FAMILLES, fait d'un mélange de simples, de plantes de premier choix soigneusement sélectionnées, répond à ce besoin. Il peut être conseillé aux enfants les plus jeunes ou aux personnes les plus âgées. Il est facile à prendre : une infusion tous les jours. Il fait digérer et dormir, il est agréable à boire et il est peu coûteux : Frs 6 dans toutes les Pharmacies.

Vous pouvez l'obtenir en vous recommandant de l'*Ami du Clergé* et en envoyant Frs 6 en timbres-poste aux Laboratoires Modernes, 71, Rue du Général Sarrail, LE HAVRE.

THE des FAMILLES. La tisane de tous les soirs.

Ami du Clergé du 30 mai 1935

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour la Pentecôte. — I. L'amour du prochain, 305. — II. L'action du Saint-Esprit, 308. — III. Marie mère de l'Eglise, 309.
Pour la fête de la Trinité. — I. La Sainte Vierge Marie et la Trinité, 312.
Cours de prônes sur la Liturgie *(fin)*. — XLVII. La canonisation des Bienheureux, 314.
Les personnages évangéliques. — XII. La vie à Nazareth, 316. — XIII. Marie pendant la vie publique de Jésus, 318.

SERMONS POUR LA PENTECOTE

I

L'AMOUR DU PROCHAIN

Mes frères,

Un des effets les plus remarquables de la révolution que la descente du St-Esprit produisit dans le monde, ce fut d'unir entre eux tous les membres de la grande famille humaine par les doux liens de la charité. Avant Jésus-Christ, les hommes, dominés par un vil égoïsme, n'avaient que du mépris, de la haine, de l'indifférence les uns pour les autres. On ne voyait régner sur terre que la cruauté, l'oppression, la tyrannie d'une part, l'esclavage et la révolte de l'autre. Depuis que l'Eglise a paru, fidèle à la mission de dévouement et de charité qu'elle a reçue de son divin Fondateur, elle n'a pas cessé de prêcher l'union et l'amour entre les hommes. A sa voix, l'esclave a vu tomber ses fers, le sang qui coulait à flots a cessé de réjouir une multitude avide d'affreux spectacles, les distances sociales se sont rapprochées, la bienfaisance s'est frayé un passage dans le cœur des riches et les pauvres sont devenus un objet d'attention et de sollicitude. La charité a inspiré tous les dévouements et tous les sacrifices pour venir au secours de toutes les infirmités et de toutes les douleurs. Des asiles bienfaisants de toute sorte se sont ouverts pour l'indigence qui souffre, pour le guerrier mutilé dans les combats, pour l'enfant abandonné dans son berceau et pour le vieillard que l'ingratitude ou la pauvreté a laissé sans appui.

Or cette révolution bienfaisante qui a renouvelé la société, en transformant chacun des membres qui la composent, se trouve renfermée en germe dans cette parole du Sauveur qui a fait de la charité la première de toutes les vertus : « Ceci est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres. » On y trouve en effet le motif et la règle de l'amour de nos semblables. Si vous me demandez pourquoi nous devons aimer notre prochain, je réponds sans hésiter : c'est uniquement en vue d'obéir à Dieu qui nous l'ordonne; voilà l'unique et véritable fondement, le principe et la raison d'être de la charité : *hoc est præceptum meum*. Si vous me demandez ensuite comment nous devons l'aimer, quelle est la mesure et la règle de notre conduite à son égard : c'est, vous dirai-je, l'amour que Jésus nous a témoigné : *sicut dilexi vos.*

I

Je dis que nous devons aimer notre prochain à cause de Dieu, en vue de plaire à Dieu, 1° parce qu'il n'y a que ce motif qui puisse donner à notre charité les dimensions qu'elle doit avoir : la hauteur qui en fait une vertu surnaturelle, la largeur qui doit s'étendre à tous les hommes, sans exclure personne, même nos plus grands ennemis, la profondeur qui la rend capable de résister à toutes les causes de division qui pourraient la détruire ; 2° parce que ce motif suffit à lui seul pour subjuguer en même temps la raison et la volonté et pour combattre avec succès tous les sentiments et toutes les influences contraires à la charité.

1. Si l'on consulte la raison, elle nous dira sans doute que tous les hommes sont frères et qu'étant destinés par la nature à vivre en société, ils doivent par conséquent s'aimer, s'entr'aider et supporter réciproquement leurs défauts. Mais la vérité, si évidente qu'elle paraisse, est insuffisante par elle-même pour entraîner la volonté à l'accomplissement du devoir.

Le motif de notre amour ne doit pas non plus résider dans les qualités extérieures ou morales qui peuvent se rencontrer dans la personne du prochain. Car ce serait alors une sympathie purement humaine, fondée sur la conformité du caractère et l'inclination de la nature, sujette à mille exceptions et dépourvue de cette force généreuse qui constitue le mérite et la vertu.

Il faut donc un motif supérieur et plus excellent qui relève notre charité, qui lui donne une étendue sans bornes et qui triomphe de toutes les difficultés et excuses que l'orgueil pourrait lui opposer. Or ce motif ne peut être que l'amour de Dieu et le commandement qu'il nous a fait d'aimer nos semblables : « Voici mon commandement, disait le Sauveur du monde à ses apôtres, c'est que vous vous aimiez les uns les autres. »

C'est le motif sur lequel s'appuyait l'apôtre S. Jean pour recommander la charité aux premiers fidèles, comme nous l'apprend S. Jérôme. Comme il ne cessait de répéter ces touchantes paroles dans leurs assemblées : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, » ses disciples prirent la liberté de lui dire un jour qu'ils étaient fatigués d'entendre toujours le même discours. Mais il leur fit cette réponse mémorable : « C'est que c'est le précepte du Seigneur ; et si vous le gardez, il suffit à lui seul pour vous rendre parfaits. »

2. Ce motif est donc nécessaire, nous venons de le voir, et je dis qu'il est assez fort pour triompher de toutes les considérations que la nature voudrait opposer au devoir de la charité fraternelle. Car c'est en vain qu'on chercherait à se prévaloir des défauts du prochain et des offenses qu'on a reçues; tout tombe, tout doit disparaître devant cette parole : « C'est le commandement du Seigneur. » Et ce commandement est si cher à son cœur qu'il a fait de son observation la marque distinctive des vrais chrétiens : « Le signe auquel on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, c'est l'affection mutuelle que vous aurez les uns pour les autres. » Tous les autres signes, séparés de celui-là, ne seraient qu'une dangereuse illusion. « Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, disait S. Paul, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonore et une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères et que j'aurais une parfaite connaissance de toutes choses ; quand j'aurais une foi capable de transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand j'aurais distribué tous mes biens aux pauvres et que je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai point la charité, tout cela ne me servira de rien. » L'amour du prochain est donc le complément indispensable de l'amour de Dieu. Ce n'est que par l'amour et le dévouement envers le prochain que nous pouvons donner à Dieu un témoignage certain de notre fidélité. Ces deux amours sont inséparables, ou plutôt, comme dit S. Augustin, c'est un seul et unique amour, par lequel nous aimons Dieu pour lui-même et les hommes pour l'amour de Dieu.

II

Jésus-Christ nous indique la manière d'aimer notre prochain quand il ajoute : « Comme je vous ai aimés. » Voilà la mesure et la règle de notre charité. Or cette mesure paraîtra bien grande si l'on considère ce que ce divin Sauveur a fait pour nous. Aux affections d'un cœur brûlant d'amour, il a joint les témoignages de la charité la plus héroïque. « Le Christ m'a aimé, s'écriait l'Apôtre dans les transports de sa reconnaissance, et il s'est livré à la mort pour moi. » C'est donc par le cœur et par les œuvres que nous devons témoigner notre amour au prochain : « N'aimons pas seulement en paroles et par de vains discours, dit S. Jean, mais en œuvre et en vérité. » (I Jo., III, 18).

1. Il faut aimer en vérité. Notre charité doit être sincère, c'est-à-dire consister principalement dans les sentiments d'un cœur disposé à vouloir et à procurer autant que possible le bien de tous ceux qui sont en rapport avec lui. Or il n'est rien de plus rare dans le monde. A la place de cette confiance réciproque qui devrait unir tous les cœurs, on n'y trouve que de vains compliments de politesse, de stériles protestations de dévouement qui ne sont que des apparences trompeuses sous lesquelles, s'il nous était donné de pénétrer dans les dispositions intérieures, on ne trouverait bien souvent qu'artifice et dissimulation, indifférence, mépris, jalousie et dessein de nuire ; et cette charité feinte et hypocrite fait qu'on est obligé de se tenir toujours en garde les uns contre les autres.

Or la bonté, même passive et réduite au simple rôle de sentiment, possède une importance considérable pour diminuer la somme de souffrances qui pèse si lourdement sur la multitude des enfants des hommes. Car c'est la dureté que nous rencontrons autour de nous, qui est la source la plus féconde de nos peines et l'on ne peut se figurer l'étendue des ravages qu'elle cause dans le monde. Il n'y a pas de pouvoir égal ici-bas au pouvoir de la bonté. Elle dissipe les nuages de la tristesse, ranime le courage de l'âme abattue, entretient l'amitié, procure le bonheur.

Si je vous disais de faire l'aumône et de pratiquer les œuvres de la charité, vous pourriez m'opposer votre incapacité, car il faut deux choses pour faire du bien : vouloir le faire et en avoir la puissance ; deux conditions qu'il est rare de trouver réunies et qui semblent presque incompatibles dans l'état réel de la société ; car trop souvent, hélas ! ceux qui ont le pouvoir de faire du bien laissent à ceux à qui ce pouvoir manque, le soin d'en avoir la volonté. Mais il n'est personne qui puisse s'excuser d'être bon dans une foule de circonstances qui n'exigent ni secours, ni sacrifices, et dans lesquelles un service, une parole, un simple ton de voix, un regard, un sourire suffisent pour verser le baume dans le cœur du prochain. La sympathie coûte si peu, quand on est bon, qu'il ne lui faut pas plus d'efforts pour se répandre qu'à la fontaine pour laisser couler l'abondance de ses eaux. C'est pourquoi chacun devrait mettre sa principale application à développer ce noble sentiment, qui est le côté de notre âme par où elle s'approche le plus de la divinité.

Or en quoi consiste cette heureuse disposition du cœur qui se nomme la bonté ? Elle est douce, aimable, prévenante, affectueuse, évite de choquer les idées et les sentiments du prochain et se plie facilement à tous les caractères. C'est elle qui fait qu'on s'oublie soi-même et qu'on traite les autres comme soi-même, qu'on entre dans leurs peines, qu'on est heureux de leur bonheur. Elle n'a que des pensées bienveillantes et des interprétations favorables qui écartent tout mauvais soupçon, comme dit l'apôtre : *Caritas non cogitat malum*. Autant elle est indulgente pour tout le mal qu'on peut lui faire, autant elle est attentive à ménager l'amour-propre des autres et à s'abstenir de tout ce qui porterait la plus légère atteinte à leur réputation.

2. Cependant la charité, quand elle est sincère, ne s'arrête pas à cette bonté sentimentale et croit n'avoir rien fait tant qu'elle ne s'est pas produite par des œuvres. C'est par les œuvres que le Fils de Dieu a voulu nous faire juger de la grandeur

de son amour. Ainsi une âme conduite par l'esprit de charité témoigne vivement le désir qu'elle a de se rendre utile au prochain et ne laisse échapper aucune occasion de lui rendre service. Elle ne craint pas de sacrifier son repos et de se donner de la peine pour lui prêter secours dans le besoin et de soulager selon l'étendue de son pouvoir. Et si vous me demandez jusqu'où doivent s'étendre ces manifestations extérieures et ces effets pratiques de la charité, je ne puis vous en donner une plus juste idée qu'en vous racontant la parabole du bon Samaritain, où Jésus lui-même a peint si fidèlement l'image de sa charité divine envers les hommes.

Il y avait, dit Notre-Seigneur, un homme qui se rendait de Jérusalem à Jéricho et qui tomba entre les mains des voleurs. Ceux-ci, après l'avoir dépouillé et roué de coups, le laissèrent au milieu du chemin, couvert de plaies, perdant avec son sang le reste de ses forces et sur le point d'expirer. Or il arriva qu'un prêtre et un lévite passèrent quelque temps après, mais ils ne furent point touchés de son état. Un Samaritain qui faisait le même voyage de Jérusalem à Jéricho, ayant aperçu le pauvre blessé, s'approcha de lui et, considérant son état déplorable, en eut compassion. Son malheur, son délaissement, le besoin qu'il avait de secours étaient des titres suffisants pour exciter la pitié. Mais le Samaritain ne se borne pas à de stériles mouvements de compassion, car, descendant de sa monture, il s'abaisse vers ce malheureux, l'encourage et le console. Puis il lave avec précaution le sang de ses blessures, y verse l'huile et le vin pour les affermir et les bande ensuite d'une main délicate qui se fait à peine sentir.

Mais tant de soins prodigués au blessé n'auraient servi de rien s'il était resté seul, épuisé de forces, dans ce lieu désert. Le bon Samaritain le relève donc et le place doucement sur sa monture, l'emmène et le dépose à la première hôtellerie qui se rencontre. Là il continue d'en prendre soin, en lui rendant tous les devoirs de l'hospitalité. Et voici le plus beau trait de sa charité : obligé de repartir le lendemain, il fait venir le maître de l'hôtellerie : « Je vous recommande ce malheureux, lui dit-il, prenez-en le plus grand soin, ne ménagez rien de ce qui sera nécessaire pour sa guérison ; voici deux pièces d'or, et s'il faut dépenser davantage, je vous en tiendrai compte à mon retour. »

Comment ne pas reconnaître dans cette histoire la vérité de ce que dit S. Augustin, que Jésus s'est représenté lui-même dans la parabole du bon Samaritain ? En effet, l'humanité était sortie de Jérusalem, c'est-à-dire du paradis terrestre où elle était en communication intime avec Dieu. Elle était tombée au pouvoir des anges de ténèbres qui l'avaient dépouillée de l'innocence et de tous les ornements de la grâce, blessée profondément dans ses plus nobles facultés et dans son libre arbitre, couverte des plaies hideuses du péché, en sorte qu'elle était gisante sur le chemin, impuissante à se relever de sa corruption, n'ayant en perspective que le désespoir et la mort.

Mais le Fils de Dieu fut touché de compassion à la vue d'une si grande infortune ; descendant du ciel, il s'est approché de sa créature déchue, pour lui faire éprouver les effets de sa miséricorde. Il a répandu le vin mystérieux de sa Passion et l'huile symbolique des sacrements pour guérir les blessures du péché et les a pansées soigneusement pour les empêcher de se rouvrir, en nous laissant dans son Eglise quantité de remèdes efficaces pour nous préserver des fautes que nous serions tentés de commettre à l'avenir.

La vie mortelle de Notre-Seigneur est remplie des traits d'une charité qui ne veut point connaître de limites. Qu'il nous suffise de rappeler quelle douceur il témoignait aux pécheurs, quel empressement il apportait à soulager les malades et les affligés, avec quelle mansuétude il pardonna, sur la croix, à ses bourreaux.

Voilà, m. f., l'exemple sublime qui doit confondre un jour les chrétiens infidèles qui refuseront de s'y conformer, lorsque Jésus-Christ, les appelant à son tribunal et ne trouvant pas en eux la principale marque de prédestination, sans laquelle toutes les autres vertus ne sauraient ouvrir à ses disciples l'entrée du ciel, se verra contraint par sa justice de les condamner au supplice éternel.

Car l'arrêt en est définitivement porté, et Jésus, voulant nous presser davantage, au nom des intérêts les plus sacrés, à la pratique de sa loi, déclare qu'il exercera sans indulgence tous les droits de sa justice sur celui qui se montre dur, inflexible, irréconciliable avec ses frères : « *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.* » Il veut même que cette juste sévérité qu'il observera dans le jugement de tous les hommes, ait son application sur la terre ; car il défend aux ministres de sa miséricorde, qui ont reçu le pouvoir de remettre les péchés, d'absoudre, même à l'heure de la mort, le coupable qui nourrit en secret la haine et la vengeance dans son cœur, et qu'une telle disposition rend indigne du pardon de ses fautes.

Non, Dieu n'accordera jamais la grâce au pécheur à des conditions plus faciles ; et afin que nul chrétien ne soit tenté de l'oublier, déclaration formelle en est faite dans la prière du *Pater*. Au contraire, la promesse irrévocable qu'il a faite de pardonner à celui qui pardonne, de récompenser au dernier Jugement ceux qui ont pratiqué la charité envers le prochain, est un puissant motif d'espérance et de consolation qui rassure le chrétien charitable, au milieu des terribles incertitudes où nous demeurons toujours en cette vie, au sujet des innombrables offenses que nous avons commises contre Dieu.

Achetons donc, m. f., la sécurité de nos consciences, au prix des plus grands sacrifices ; afin que, parvenus au terme de la vie, notre âme, re-

gardant en arrière sans amertume et sans regret, ne trouve rien dans les passions et les intérêts de ce monde qui trouble son repos et n'ait plus qu'à s'endormir dans la paix du Seigneur. Ainsi soit-il.

II

L'ACTION DU SAINT-ESPRIT

Mes chers enfants,

La scène que j'ai à vous décrire se passe à Jérusalem, dans cette grande salle que l'on appelle le Cénacle, cinquante jours après la résurrection du Sauveur. Là se trouvent Marie, la mère de Jésus, autour d'elle les saintes femmes, et un peu plus loin les Apôtres. Tous sont plongés dans un mystérieux recueillement; ils prient, ils attendent quelque chose.

I

Tout à coup, le vent du ciel retentit violemment autour de la maison, dont les murailles ébranlées tressaillent du fondement jusqu'au faîte. Et, descendant subitement au travers des lambris, des langues de feu se balancent dans les airs et s'arrêtent toutes resplendissantes sur la tête des disciples du Christ. Puis le silence se fait de nouveau, les feux du ciel s'éteignent et le prodige semble fini.

Fini? Oui, extérieurement, mais pour recommencer, et cette fois au-dedans, dans les cœurs. Voyez en effet les Apôtres. Tout à l'heure encore, ce n'étaient que des hommes grossiers et ignorants, tremblants à la vue d'un soldat, troublés et éperdus à la voix d'une servante. Mais à peine le Saint-Esprit est-il descendu sur eux, en ce jour mémorable de la Pentecôte, qu'ils sortent hardiment par les rues et les places de la cité, rassemblent autour d'eux des milliers d'auditeurs, et parlant tout à coup un langage merveilleux qui étonne et confond les sages du monde, ils prêchent hardiment le nom de Jésus crucifié.

On les traîne devant les tribunaux. N'importe! Ils prêchent plus haut encore. On les traîne devant les grands, devant les puissants, devant les rois de la terre. N'importe! Ils parlent avec plus de fermeté que jamais. Que dis-je? Les voici qui partent en conquérants, ces humbles pêcheurs de Galilée. Ils s'élancent comme des lions, respirant le feu des saintes ardeurs. Et ils se partagent le monde entier : à l'un l'Europe, à l'autre l'Asie, à l'autre l'Afrique. L'univers entier est trop petit pour leur zèle.

II

Mais ici, peut-être, plus d'un parmi vous est tenté de m'arrêter et de me demander : « Qu'est-ce que ceci a de commun avec nous? » Ecoutez-moi bien : je vais vous l'apprendre. Sachez-le bien, mes enfants, vous n'êtes pas sur la terre uniquement pour manger, boire, dormir, travailler, vous reposer, travailler encore, et puis mourir. Ceci, c'est la destinée des animaux sans raison. Vous, vous êtes sur la terre pour combattre les nobles combats de la raison, de l'honneur, de la vertu, les bons combats de Dieu contre le démon, contre le monde et contre vos passions, et, par ces longs et douloureux combats, conquérir plus qu'une province, plus qu'un empire, plus que la terre : le ciel. Mieux encore : vous êtes sur la terre, non pas seulement pour sauver vos âmes, mais en sauver d'autres avec vous, pour arriver au ciel avec tout un glorieux cortège de parents, d'amis, de proches et de voisins.

Mais pour faire cette conquête, ce n'est pas assez que votre corps soit pourvu de ses merveilleux organes, que votre âme soit ornée de ses admirables facultés, que votre cœur brûle d'un grand désir du ciel. Ce n'est pas assez. Que vous manque-t-il donc? Je vais vous le faire saisir par une comparaison.

Dans chacun de nos grands ports militaires de France, il y a ce qu'on appelle un chantier de construction. Là, dans des cales immenses, on élève, on bâtit ces châteaux flottants que sont les vaisseaux. On joint le chêne au fer et le fer au cuivre. On arrondit la proue, on carre la poupe, on ondule les flancs, on consolide le tout avec des boulons d'acier, on aménage l'intérieur. Puis, quand ce vaste corps est organisé, on le fait sortir de son lit de pierre par un plan incliné et on le lance à la mer. Alors seulement on le finit, on l'arme, comme on dit. En d'autres termes, on dresse les mâts; sur les mâts on allonge les vergues; aux vergues on attache les voiles, et l'équipage prend enfin place dans le navire.

Il semble que tout est prêt, qu'on peut partir et voguer gaiement sur l'océan docile, vers ces plages lointaines où sourit la fortune et où, avec la fortune, on espère trouver le bonheur. Eh bien! non. Alors même que tout est prêt ainsi, le vaisseau peut être forcé de rester en rade des semaines et des mois, toujours flottant, toujours ballotté par le va-et-vient, le flux et le reflux de la vague monotone, toujours en mouvement et pourtant toujours immobile, car il se meut, il se balance sur place sans avancer d'un pas.

Que lui manque-t-il donc pour s'élancer dans son vol rapide vers le chemin liquide qui s'ouvre immense devant lui? Une seule chose, mais sans laquelle tout n'est rien : le vent du ciel, pour imprimer à ce corps merveilleux, mais inerte, le mouvement et la vie. Que le vent souffle, et les blanches voiles vont se gonfler, les mâts et les cordages vont grincer, le large navire s'ébranler, et, s'inclinant sous la brise, de sa tête puissante, le voilà qui fend triomphalement les flots qui gémissent et écument.

Avez-vous compris, mes enfants? Ce navire, c'est vous. Cet édifice matériel, si merveilleux dans sa structure, c'est votre corps. Ces mâts, ces vergues, ces antennes, ce sont vos membres. Ces cordages, ce sont vos muscles et vos nerfs. L'équipage, c'est votre âme avec ses admirables facultés;

intelligence, force, adresse. Le chef, le pilote, c'est votre volonté. Edifice vivant, vaisseau animé, dont Dieu lui-même a été l'architecte, le constructeur, et que Jésus-Christ a retiré du fond de l'abîme où il était englouti, brisé contre l'écueil du péché, et qu'il a reconstruit à nouveau, plus beau, plus parfait encore.

Le voilà donc ! C'est bien. Mais pour qu'il s'ébranle, pour qu'il vogue, rapide et fort, sur cette mer du monde, parfois plus houleuse, plus orageuse et plus redoutable que l'océan lui-même, pour qu'il atteigne ainsi les rivages éternels du paradis, à lui aussi, il faut le vent du ciel. Et le vent du ciel, vous le savez, dans l'ordre surnaturel, c'est le Saint-Esprit. Sans lui, nous ne pouvons rien faire pour notre salut. C'est de lui que viennent toutes les bonnes pensées, tous les bons mouvements, tous les saints désirs, toutes les généreuses résolutions. Pour sortir de l'état du péché, pour rompre avec vos mauvaises habitudes, pour vous convertir, comme aussi pour progresser dans la vertu, pour vous élever toujours plus haut dans la sainteté, vous avez un absolu besoin de son secours.

Invoquez-le donc, ce souffle d'En-Haut, appelez-le de tous vos vœux, dites-lui avec la Sainte Eglise : « *Veni, Sancte Spiritus*. Venez, Esprit-Saint, descendez des collines éternelles et venez jusqu'à moi. Ayez égard à ma bonne volonté : je vous tends les voiles de mon âme, que j'ai faites aussi blanches, aussi pures que possible ; gonflez-les de votre souffle divin. »

Oh ! je le sais, je suis bien peu de chose, un pauvre enfant. Comme il y a sur la mer de grands navires, il y a en ce monde les grands et les puissants. Mais, à côté des grands et des puissants, il y a les petits, les enfants, il y a les petites barques, fragiles et légères. La mienne est de ce nombre : le moindre flot pourrait la submerger, elle pourrait se briser contre le moindre écueil. Et c'est à cause de cela même qu'il lui est plus urgent de ne voguer que sous le vent du ciel.

Venez donc à son secours, ô divin Esprit. Disposez toutes choses pour son bien. Que Marie soit son étoile polaire, les anges ses matelots, Jésus son pilote ; et que votre souffle bienfaisant, lui faisant éviter tous les brisants, la pousse doucement vers les rivages célestes et la fasse arriver en paix jusqu'au port de la bienheureuse éternité.

III

MARIE MÈRE DE L'ÉGLISE

Mes frères,

En ce dimanche de la Pentecôte, nous regarderons Marie dans une de ses plus belles fonctions et sous un de ses plus beaux titres : dans ses fonctions et sous son titre de *Mère de l'Eglise*.

Marie, Mère de l'Eglise : beau et riche vocable marial : il arrive pourtant qu'il étonne des docteurs en Israël. N'auraient-ils jamais lu la superbe encyclique *Adjutricem populi* (5 septembre 1895) de Léon XIII, le grand pape de la Vierge, avec Pie IX, au XIX^e siècle ? Après avoir rappelé la promulgation de la maternité spirituelle de Marie sur le Calvaire, le Souverain Pontife poursuivait :

« Cette grande et laborieuse fonction, Marie l'accepta d'un cœur magnanime, et dès le Cénacle elle en consacra les débuts. Dès lors, en effet, on la voit soutenir admirablement les prémices du peuple chrétien par la sainteté de ses exemples, l'autorité de ses conseils, la suavité de ses consolations, l'efficacité de ses prières : très véritablement Mère de l'Eglise, Maîtresse et Reine des Apôtres, à qui elle communiquait libéralement les divins oracles conservés dans son cœur. »

La fête et le temps de la Pentecôte nous invitent à contempler la T. S. Vierge à cette naissance et à ces premiers pas de l'Eglise, à étudier ce mystère de sa présence au Cénacle et de sa survie à son divin Fils, à la regarder, en un mot, dans ses belles fonctions de mère et d'éducatrice de l'Eglise.

I. — *La Mère de l'Eglise*

Le jour de l'Ascension, quand la nuée se fut refermée sur Jésus remonté au ciel près de son Père et que l'apparition des deux anges vêtus de blanc se fut évanouie, Notre-Seigneur avait achevé l'œuvre qui lui revenait dans la fondation de l'Eglise. Cette Eglise était constituée avec son chef suprême : Pierre ; avec son épiscopat et son sacerdoce : les apôtres ; avec ses premiers fidèles : les disciples et les saintes femmes ; avec ses sacrifices, ses sacrements, sa doctrine, sa mission. Pourtant, pendant dix jours encore, rien ne serait changé en apparence ; cette institution, faite pour la conquête du monde, ne s'ébranlerait pas, ces pêcheurs d'hommes ne jetteraient pas leurs filets, même dans Jérusalem.

Que fallait-il donc pour que l'Eglise, divinement et définitivement constituée, s'animât, affirmât son existence, commençât à vivre cette vie extraordinaire, puissante, prodigieuse, à laquelle l'immortalité était promise ?

Il fallait que sur elle passât le souffle de l'Esprit-Saint, Esprit de lumière et de force qui illumine et vivifie les âmes, comme il éclaira et anima toute chose, en planant sur le chaos à la création du monde. Le Seigneur avait dit aux siens : « L'Esprit que mon Père enverra en mon nom, c'est lui qui enseignera toute chose... (Jo., XIV, 26). Vous recevrez la force du Saint-Esprit qui descendra en vous. » Et sur la foi en ces paroles de son Maître, l'Eglise attendait l'heure des grandes illuminations et des mouvements tout-puissants de l'Esprit-Saint.

Le soir de l'Ascension, apôtres, disciples, saintes femmes, environ cent-vingt personnes qui formaient l'embryon de l'Eglise naissante, se réunirent donc à Jérusalem, dans ce Cénacle, devenu pour eux un sanctuaire, où quelques semaines

auparavant Jésus avait institué son Eucharistie. Chaque jour ils y revinrent pour prier ensemble, comme l'avait recommandé le Maître. Et les Actes des Apôtres prennent soin de nous dire qu'ils le faisaient en union avec Marie : « Tous persévéraient unanimement dans la prière, en union avec Marie. » (Act. I, 14).

Pourquoi la Vierge est-elle là, au Cénacle ? Est-ce que le Saint-Esprit n'est pas descendu sur son âme, dès le tout premier instant de son existence, pour l'enrichir de pureté et de grâce, de la pureté et de la grâce de son Immaculée Conception ?

Est-ce qu'au grand jour de l'Annonciation le Saint-Esprit ne l'a pas couverte de son ombre, n'est pas venu en elle, ou mieux, venu de nouveau en elle et avec abondance, pour la préparer immédiatement à sa maternité divine ? Est-ce que le Saint-Esprit, tout en la comblant pour elle-même, ne lui aurait pas encore donné ce surcroît de grâces de lumière et de force nécessaires à sa mission dans l'Eglise, alors que depuis des années elle l'a exercée aux côtés de Jésus et en union avec lui ?

Pourquoi est-elle là ? et surtout pourquoi S. Luc nous signale-t-il cette présence, quand le même évangéliste a passé sous silence ses faits et gestes de la vie publique, ses joies de la première aube pascale, son évidente présence aux entretiens du Christ ressuscité avec ses apôtres ?

C'est que, à la Pentecôte, Marie exerce une mission que nous avons besoin de connaître pour nous instruire de la place qu'elle occupe dans notre vie chrétienne. Et parce que la révélation de cette mission intéresse la gloire de Dieu et le bien des âmes, malgré le désir qu'a Marie de rester dans l'ombre et que Dieu a exaucé quand il ne s'agissait que de ses vertus, de ses mérites, de ses joies personnelles, privées, ici, Dieu ne permettra pas que ses évangélistes taisent sa présence. Nous saurons qu'au Cénacle Marie fut le cœur de la primitive Eglise assemblée, afin d'appuyer de son intercession toute puissante les prières de tous et de faire éclater la manifestation de l'Esprit-Saint par la force de ses prières et la hauteur de ses vertus, comme par la force de ses prières et la hauteur de ses vertus elle avait fait descendre le Fils de Dieu. C'est elle qui a allumé l'étoile miraculeuse sur l'étable de Bethléem, et c'est elle encore qui allumera au-dessus du Cénacle la constellation de tous ces feux mouvants par lesquels l'Esprit-Saint va se manifester.

Le dixième jour après l'Ascension, vers neuf heures du matin, un grand souffle, pareil à un vent de tempête, s'engouffra dans la maison, qui annonçait l'effusion de l'Esprit promis. Des langues de feu se posèrent sur la tête de tous ceux qui étaient là assemblés. Puis de ces poitrines que ce feu du ciel venait d'embraser, montèrent des prières, de saintes allégresses, des actions de grâces. Au bruit, la foule accourut. Et devant cette foule assemblée, Pierre, le pêcheur du lac de Tibériade, devenu pêcheur d'hommes, pour la première fois lança son filet : il prêcha son Maître ressuscité et lui gagna tout de suite trois mille convertis.

Cette effusion ineffable de lumière et de force du Saint-Esprit sur les apôtres, la transformation extraordinaire qu'elle opère en ces ignorants et ces peureux dont elle fait des flambeaux et des héros, cette première conquête d'une seule prédication plus merveilleuse que toutes celles des trois années d'apostolat de Jésus et les autres qui suivront, c'est l'œuvre de la médiation et de la prière de Marie au Cénacle. S. Luc n'a pu et ne pouvait le taire. Il a dit comme S. Jean à Cana : « La Mère de Jésus était là. »

L'art chrétien a ingénieusement figuré depuis des siècles le mystère de cette présence. Dans toutes les peintures de la Pentecôte, Marie a la préséance sur le chef même de l'Eglise, S. Pierre. Quelques-unes même représentent un globe de feu qui se pose d'abord sur la tête de la Vierge et de là se divise sur les apôtres qui forment un demi-cercle autour d'elle. Ce n'est pas imagination fantaisiste d'artistes, mais interprétation fidèle du récit des Actes des Apôtres lu attentivement et religieusement médité.

Le Saint-Esprit a été donné par Marie, comme par Marie Jésus a été donné au monde à Nazareth, à Jean chez Zacharie, aux bergers et aux mages à Bethléem, aux disciples le jour de Cana... à toutes les âmes à travers tous les siècles.

II. — *L'éducatrice de l'Eglise*

Marie va continuer de se pencher sur le berceau de l'Eglise qui vient de naître au Cénacle de la Pentecôte. Elle va aider, pendant quelques années encore, les premiers pas de ces autres Jésus, des autres Christs, des chrétiens. Et quand elle les aura acheminés vers l'état adulte, qu'ils seront en âge de se multiplier par le monde, que sa présence visible ne leur sera plus nécessaire, Jésus ressuscité et monté aux cieux l'associera à son triomphe et à sa gloire.

Qu'il la laisse encore plus de dix ans sur la terre, sur le théâtre de l'épreuve, du travail et de la douleur, alors qu'elle est si sainte, qu'elle a si généreusement pris part à son œuvre, qu'elle fut si cruellement et si vaillamment douloureuse, c'est-à-dire alors que son amour soupire plus vivement que S. Paul : « Je désire mourir pour être avec le Christ, » et qu'elle pourrait prétendre à sa récompense, voilà un signe manifeste qu'elle avait une mission à exercer sur la jeune communauté chrétienne. Notre-Seigneur avait dit au premier groupe de ses fidèles : « Je ne vous laisserai pas orphelins, » et s'il faisait allusion par ces paroles à la venue de l'Esprit-Saint et à son assistance indéfectible, il entendait aussi la survivance de sa mère. Il ne pouvait leur ravir si tôt, à leur naissance même, la mère qu'il venait de leur donner au pied de la croix.

La famille de l'apôtre S. Jean, originaire de

Bethsaïde en Galilée, jouissait d'une honnête aisance. On sait par l'Evangile qu'elle avait des mercenaires à son service (Marc, I, 20), faisait un commerce important de pêche avec la capitale, avait même ses entrées libres au palais pontifical. A la mort de son père, il semble que Jean vendit son héritage de Galilée et acheta une habitation à Jérusalem (Jo., XIX, 27) ; et autant par amour pour la Vierge que par respect pour les dernières volontés de Jésus mourant, c'est là qu'il donna l'hospitalité à Marie : « *Accepit eam discipulus in sua.* »

Ainsi, non pas retirée dans la solitude, mais placée au centre même de la jeune communauté chrétienne, Marie pouvait l'édifier du spectacle de ses vertus et la guider de ses conseils. Et ce fut bien là son rôle d'éducatrice, d'éducatrice par l'exemple et par la parole, *potens in opere et sermone* (Math., XXIV, 19).

Car, selon qu'il est du rôle d'une mère, elle agissait d'abord autour d'elle par l'influence de l'exemple. Dans nos familles chrétiennes, la mère prie, elle fréquente les sacrements, elle pratique les vertus discrètes de son état, et elle porte de la sorte et très efficacement ses enfants à l'imiter : l'enfant est essentiellement imitateur.

Elle priait, et chacun pouvait être le témoin de la modestie, de l'attention, de la dévotion de sa prière. A cette époque, on se rendait encore au Temple, soit individuellement, soit ensemble, pour prier Dieu, chanter ses louanges, entendre la prédication des apôtres sous le portique de Salomon (Luc., XXIV, 53 ; Actes, II, 46 ; V, 12, 42). La piété des nouveaux disciples, fervente comme toute piété de néophyte, s'entraînait à la vue de Marie en prière, et cette image restera si profondément gravée dans les souvenirs, que les plus anciennes peintures des catacombes romaines la figurent le plus souvent dans cette attitude de la prière, dans son attitude d'orante.

Mais ce qu'il faut envier surtout à ces heureux chrétiens qui priaient avec Marie au milieu d'eux, c'est d'avoir eu le spectacle ravissant de ses communions, et ce spectacle aussi a laissé une trace si profonde que c'est un des seuls souvenirs de Marie après l'Ascension qu'illustre encore l'imagerie religieuse.

Dès les premiers jours de l'Eglise, la sainte communion, qu'on appelait alors surtout la fraction du pain, à cause du geste de Notre-Seigneur consacrant à la dernière Cène, était le centre, et l'âme, et la vie des fidèles. A chaque page des Actes des Apôtres, il est question de ces réunions intimes, par groupes, dans les maisons particulières, où l'on resserrait l'union de la charité entre soi dans la fraction du pain. Heureux les yeux qui ont vu le recueillement de Marie, à l'heure délicieuse pour son cœur, où, Jésus reposant en elle sous les espèces eucharistiques, elle revivait les jours de Nazareth, comme si elle sentait encore les ineffables tressaillements de son Jésus ou entendait la respiration calme d'un berceau auprès d'elle ! Heureuses les oreilles qui ont entendu les saints transports de ses actions de grâces dans ces réunions où chacun épanchait alors librement et à haute voix, comme le rapportent les Actes, les pensées et les sentiments que lui inspirait l'Esprit de Dieu ! Heureux ceux qui apprirent de ses communions quotidiennes les adorations, les demandes, les actions de grâces de cet instant ; quelle humble révérence, quel élan confiant, quelle gratitude sans borne il faut y mettre ! Heureux, mille fois heureux, les communiants avec Marie !

Mêlée à la vie religieuse de ses enfants d'adoption, Marie était aussi de leur vie matérielle et sociale, et chaque état, chaque classe, chaque situation qui se créait dans l'Eglise n'avait qu'à la regarder faire pour sentir son action bienfaisante.

Déjà la virginité, inconnue de la corruption antique, fleurissait dans l'Eglise. Marthe, sœur de Lazare, n'est-elle pas inscrite au catalogue des vierges ? La présence et le contact journalier de la Vierge par excellence, de la toujours vierge, de la Vierge des vierges, furent le grand moyen dont Dieu se servit pour purifier et élever ces âmes qui s'ouvraient à un idéal nouveau pour le monde. Et jamais, depuis, communauté de vierges ne rencontrera dans la suite pareille Maîtresse de novices.

Il y avait aussi les associations de veuves : veuves pauvres secourues journellement par les aumônes de l'Eglise, veuves riches consacrées par dévouement à la pratique des bonnes œuvres, dont les Actes (VI, 1) et les lettres de S. Paul (I Tim., V, 9, 10, 16) font mention à plusieurs reprises. Marie, veuve depuis des années de son chaste époux Joseph, était au milieu d'elles le modèle des veuves comme elle était le modèle des vierges : aux veuves plus fortunées, elle inspirait l'amour des pauvres ; aux veuves déshéritées des biens de ce monde, l'amour de leur pauvreté ; aux unes et aux autres, la résignation à la sainte volonté du Père du ciel dans leur situation.

Ainsi, par l'exemple de ses vertus de force, de pureté, de piété, Marie était le bon ferment qui faisait lever cette société nouvelle. Elle agissait dans tous ses cadres : groupe apostolique, associations de vierges et de veuves, communauté des fidèles qui la regardaient.

Mais la douce et profonde influence de Marie s'exerçait certainement encore par la parole. La Vierge ne vivait pas en cloîtrée. On savait maintenant son éminente dignité de Mère de Dieu, on comprenait son association à Notre-Seigneur dans l'œuvre de notre salut ; on ne pouvait la regarder comme une simple fidèle, même de la plus haute perfection.

Elle avait autour d'elle le cercle des saintes femmes nommées dans l'Evangile, et qui s'élargissait chaque jour, avec le développement de l'Eglise. Elle recevait leur visite et s'entretenait avec elles, comme autrefois quand on accompagnait la prédication de Jésus. Et ces conversations

de Marie, quelle intuition, quelle onction, quelle ferveur elles devaient ajouter aux enseignements publics que donnaient les apôtres pour pénétrer les cœurs de cette mentalité nouvelle apportée dans le monde par Jésus ! Et les saintes femmes n'étaient pas les seules à se trouver ainsi mêlées à la vie de la Vierge.

C'est à cette époque qu'il faut placer les entretiens de ceux qui vont bientôt écrire l'histoire de Jésus, avec celle qui seule a pu leur donner connaissance de certains événements qu'ils nous rapportent. A moins de supposer une révélation spéciale et miraculeuse de Dieu — et pourquoi l'aurait-il fait, puisque Marie, le grand témoin de tous ces mystères, vivait encore ? — ce n'est que par Marie qu'ils ont pu savoir les souvenirs secrets de l'Annonciation, de la Visitation, de la sainte enfance de Jésus Et S. Luc ne semble-t-il pas insinuer qu'il tient ces récits de Marie elle-même, quand il fait remarquer par deux fois dans son Evangile que Marie conservait toutes ces choses dans son cœur ?

Oui, c'est alors que Marie dut être en relations et en d'intimes relations avec chacun des quatre évangélistes.

Avec S. Matthieu, qui avait été un des premiers appelés et qui nous a donné tant de détails sur les événements de Bethléem.

Avec S. Marc, dont la mère faisait partie du groupe des saintes femmes et était une des chrétiennes les plus en vue à Jérusalem.

Avec S. Luc, le peintre et l'évangéliste de la Vierge, si désireux de s'instruire auprès des témoins de toute l'histoire de Jésus, comme il le dit lui-même.

Avec S. Jean, oh ! avec S. Jean qui l'avait reçue dans sa maison, des intimités de chaque jour qui lui permettront d'atteindre si haut dans les mystères de Dieu, d'écrire avec tant de cœur les entretiens de Jésus, de dire en tout et toujours de plus grandes choses que les autres, parce qu'il avait près de lui, comme dit S. Ambroise, la Vierge, le trésor des secrets célestes.

Ah ! certes, si nos Evangiles ont cette onction qui conquiert, c'est qu'ils portent la touche maternelle de Marie dont Dieu a fait le canal de l'inspiration des écrivains sacrés.

La hiérarchie elle-même, et, avant tous les autres, le chef, S. Pierre, recourait à ses conseils. Assurément, il n'était pas dans le rôle de Marie de gouverner l'Eglise ; l'autorité définitive restait aux mains du chef légitimement établi par Notre-Seigneur : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Et Marie, là encore, était l'obéissance parfaite aux décisions de Pierre, comme autrefois aux ordres de S. Joseph. Mais Pierre n'ignorait pas, il savait mieux que nous qu'il avait près de lui et à demeure le Trône de la Sagesse et la Mère du Bon Conseil ; et dans toutes les questions nouvelles et parfois difficiles que posait le développement de l'Eglise, non seulement chez les Juifs, mais encore chez les païens, il lui était doux et utile de venir chercher près d'elle lumière et consolation, comme un témoignage sensible de l'assistance indéfectible de l'Esprit Saint qui le faisait infaillible.

* *

Ce rôle de Marie à la Pentecôte et aux premières années du christianisme, à la naissance et près du berceau de l'Eglise, ne nous la montre-t-il pas vraiment comme la Mère de cette Eglise ? Certes, c'est bien peu, ce que nous pouvons glaner de détails concrets et précis de l'influence de la Vierge dans la primitive Eglise, à tant de siècles de distance et dans la pénombre où son humilité a voulu se tenir. Mais si notre curiosité avide du fait divers reste insatiable, nous avons assez l'intelligence du rôle de Marie et des Ecritures pour entrevoir que cette influence fut prépondérante. Et notre cœur doit être à jamais reconnaissant à Marie de l'éducation qu'elle nous a donnée, comme nous sommes filialement reconnaissants à notre mère de la terre de nous avoir faits ce que nous sommes.

POUR LA FÊTE DE LA TRINITÉ

I

LA SAINTE VIERGE MARIE ET LA SAINTE TRINITÉ

Mes frères,

S. Thomas d'Aquin, sans doute le plus grand Docteur de l'Eglise et le plus grand génie de l'humanité, écrit que la maternité divine confère à la T. S. Vierge une dignité en quelque sorte infinie. Et l'un de ses commentateurs les plus autorisés, Cajetan, pour nous donner à entendre toute la portée de la parole de son maître, ajoute que cette maternité divine porte la T. S. Vierge aux confins de la divinité.

Rien ne peut nous faire mieux comprendre le bien-fondé de ces affirmations, rien ne peut nous aider à nous faire une idée approximative de la grandeur de la T. S. Vierge, comme les relations sublimes que la maternité divine crée entre Marie et chacune des personnes de l'auguste Trinité : le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Nous nous inspirerons pour cela des titres que le Bienh. de Montfort donne à la T. S. Vierge, après d'autres saints, dans une de ses belles prières à Marie, celle qui termine la récitation du saint rosaire, selon la méthode qu'il a laissée pour cette grande pratique de dévotion mariale. Il dit à la T. S. Vierge : « Je vous salue, Marie, Fille très aimable du Père éternel, Mère admirable du Fils, épouse très fidèle du St-Esprit, temple auguste de la T. S. Trinité. » Ces vocables nous aideront à nous faire une plus haute idée de la grandeur de Marie, établie dans de si intimes relations avec les trois personnes de la Sainte Trinité.

I. — *Fille très aimable du Père éternel*

Tous, nous sommes appelés et nous sommes vraiment les fils de Dieu. Il est des créatures d'élection qui ont reçu ce nom à titre spécial, comme Jeanne d'Arc à Domremy : « Fille de Dieu, va en France. » La T. S. Vierge Marie, elle, l'est par excellence, si bien que les saints ne la nomment pas seulement une fille de Dieu, mais la fille de Dieu.

C'est que la grâce sanctifiante qui fait de nous en toute vérité les fils de Dieu, Marie l'a reçue en plénitude, *gratia plena,* à un degré suréminent et dans une mesure qui passe les communes mesures. A un degré suréminent : puisque son premier état de grâce, sa grâce d'Immaculée passe déjà en beauté, d'après la pensée la plus générale, la beauté de tous les anges et de tous les saints ; dans une mesure qui passe les communes mesures : puisque pour elle, et pour elle seule entre les créatures humaines, il n'y a pas une seconde d'existence sans la grâce, qu'elle est pleine de grâce non seulement dès avant sa naissance, comme S. Jean-Baptiste, mais depuis sa conception même, et cela indéfectiblement, dans toute la suite de sa longue existence. Elle est donc bien mise à part dans la communication de la grâce ; son titre de fille adoptive de Dieu vaut plus que le nôtre ; elle n'est pas simplement une fille de Dieu entre les autres, mais la fille de Dieu par excellence.

Et si Dieu la met ainsi à part, vous savez pourquoi. Il veut se l'associer un jour, au jour de la maternité de Marie. à sa génération même. Car la génération éternelle du Père, comme la génération dans le temps de la Vierge, aboutissent au même Fils : N.-S. Jésus-Christ ; et comme le Verbe est engendré de la seule substance du Père, c'est aussi de la seule substance de Marie que sera formé le Fils de Dieu fait homme ; et comme Jésus est le Fils unique du Père, il sera aussi le Fils unique de Marie.

Il faut reprendre, dans l'humilité et dans l'adoration, le magnifique hommage de Bossuet à ce mystère d'intime union du Père et de la T. S. Vierge : « C'est l'associer à sa génération que de la faire mère d'un même Fils avec lui... Après cela, ô Marie, quand j'aurais l'esprit d'un ange et de la plus haute hiérarchie, mes conceptions seraient trop ravalées pour comprendre l'union très parfaite du Père éternel avec vous... Pour établir avec vous une société éternelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique et lui le Père du vôtre [1]. »

Malgré tant de grandeur, elle reste quand même tout aimable, fille très aimable du Père éternel. Les litanies peuvent lui faire la double invocation, les rapprocher, même inscrire d'abord son amabilité : « Mère aimable, Mère admirable. » Car dans ses honneurs de fille privilégiée du Père, elle garde quand même tant de simplicité, d'humilité et de grâce, que nous allons en effet à elle, nous qui sommes aussi les fils de Dieu, comme à une grande sœur, à une aînée toujours prête à nous traiter en benjamins, c'est-à-dire avec une affection à la fois fraternelle et maternelle.

II. — *Mère admirable du Fils*

« Philippe, répondait Notre-Seigneur à son apôtre, celui qui me voit, voit aussi le Père. » C'est à travers son divin Fils fait homme, et par conséquent rendu visible pour nous, que nous connaissons le Père et les rapports étroits qui existent entre la T. S. Vierge et le Père. Il va donc nous être facile de comprendre maintenant l'intime union du Fils et de la Mère, de Jésus et de Marie.

Mère admirable du Fils, lui disait le Bienh. de Montfort.

Mère du Fils de Dieu, notre foi nous enseigne qu'elle l'est véritablement, malgré le mystère que renferme pour nous le rapprochement étrange de ces deux mots : la créature engendre son créateur. La conception virginale de l'Annonciation et la maternité miraculeuse de l'étable de Bethléem se terminent en effet à un Enfant-Dieu. Le Fils qui est né d'elle est bien le Fils de Dieu, encore qu'elle ne lui ait donné que sa nature humaine, et voilà pourquoi l'Eglise nous la fait fêter et invoquer sous le titre de Mère de Dieu : *Mater Dei.*

Le seul énoncé de ce mystère suffirait à expliquer qu'elle est Mère admirable. Quel étonnement et quel ravissement pour notre esprit que la fille du Fils soit aussi sa mère ! On connaît le magnifique vers de Dante *(Paradis,* cant. XXXIII, vers 1), qui exprime si bien l'admiration de l'humanité :

Vergine Madre, Figlia del tuo Figlio.

Mais quand on pense à tout ce que cette maternité suppose d'intimité entre Jésus et Marie, à tout ce qu'elle entraîne de collaboration à l'œuvre de notre salut, à tout ce qu'elle vaut de gloire pour les siècles des siècles à cette femme bénie entre les femmes, c'est alors que notre esprit étonné répète : Mère admirable du Fils...

Trente ans ils ont vécu sous le même toit, partagé la même vie familiale, échangé dans un cœur à cœur, que rien n'a jamais troublé, leurs pensées et leurs sentiments : ce qui fera dire au saint pape Pie X que personne autre n'a jamais connu comme Marie les secrets du cœur de Jésus *(Ad diem illum,* 21 fév. 1904). Puis de l'Incarnation à la croix, mais surtout pendant les jours affreux de la Passion, elle a été à ses côtés non seulement la confidente, mais encore l'associée agissante de sa rédemption du monde : si bien que son titre vraiment complet, c'est celui de Mère corédemptrice. Enfin le ciel lui a décerné des honneurs qui sont comme une réplique humaine, mais aux confins mêmes du divin et de l'humain, des triomphes, des gloires, des pouvoirs du Christ

[1] 2e sermon pour la Nativité de la Sainte Vierge.

Roi et Médiateur : son Assomption fait pendant à l'Ascension, elle siège à la droite de son Fils comme le Fils siège à la droite du Père, elle est la médiatrice universelle des grâces et notre avocate toujours écoutée auprès de l'avocat et du médiateur Jésus.

III. — *Epouse très fidèle du Saint-Esprit*

Enfin la belle prière ajoute : « Epouse très fidèle du Saint-Esprit. » Déjà le grand poète italien *(Purg.*, c. xx, vers 97 et 98) lui avait donné ce nom :

Quell'unica sposa
Dello Spirito Santo.

Et un pape, qui fut un grand dévôt de la Vierge et le docteur du rosaire, Léon XIII, l'a en quelque sorte sanctionné de sa haute autorité *(Divinum illud*, 9 mai 1897).

Personne n'a chanté cette merveilleuse union du St-Esprit et de la Vierge avec autant de doctrine et de ferveur que le Bienh. de Montfort dans son *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge* (no 20-34) : « Dieu le Saint-Esprit, écrit-il, étant stérile en Dieu, c'est-à-dire ne produisant point d'autre personne divine, est fécond par Marie qu'il a épousée. C'est avec elle et en elle et d'elle qu'il a produit son chef-d'œuvre, qui est un Dieu fait homme, et qu'il produit tous les jours jusqu'à la fin du monde les prédestinés et les membres du corps de ce chef adorable... Dieu le St-Esprit veut se former en elle et par elle des élus et lui dit : « *In electis meis mitte radices* » (Eccl., xxiv, 13). Jetez, ma bien-aimée et mon épouse, les racines de toutes vos vertus dans mes élus, afin qu'ils croissent de vertu en vertu et de grâce en grâce... Que je voie en eux avec complaisance les racines de votre foi invincible, de votre humilité profonde, de votre mortification universelle, de votre oraison sublime, de votre charité ardente, de votre espérance ferme et de toutes vos vertus... »

Epouse chère, épouse féconde, épouse indissoluble ; mais d'abord épouse fidèle. C'est parce qu'elle a eu foi à la parole de l'ange Gabriel que l'Esprit-Saint est survenu en elle et que la vertu du Très-Haut l'a couverte de son ombre pour opérer le mystère de l'Incarnation. Et c'est parce que dans la suite elle n'a pas trahi la foi de son serment par lequel à Nazareth elle s'abandonnait aux desseins du Saint-Esprit sur elle : « Qu'il me soit fait suivant votre parole, » que le Saint-Esprit continue et continuera jusqu'à la fin des temps de l'associer à son œuvre de la sanctification du monde.

Quel amour, quelle tendresse, quel dévouement de l'un à l'autre comporte ce vocable d'épouse fidèle du St-Esprit !

Pour nous donner d'entrevoir quelque chose de cette union ineffable, l'Eglise composera les offices de la Sainte Vierge, des pages de ce Cantique des cantiques qui est le poème le plus sublime de l'amour mutuel de l'époux et de l'épouse. Ce qu'il y a de plus total dans cet amour, décanté évidemment de tout ce qui s'y trouve chez nous d'humain, nous pouvons l'imaginer et le dire du St-Esprit et de la Vierge, et à une puissance qu'il nous est impossible de fixer ; nous pouvons soupçonner et entrevoir ces choses, mais jamais les épuiser, car il y a un mystère de Marie, comme il y a un mystère de Dieu.

* *

Mais ce que notre foi en découvre, avec les docteurs et les saints pour guides, suffit déjà pour que nous nous fassions de la T. S. Vierge la plus haute idée. De la voir ainsi, par son union très intime avec les trois Personnes divines, placée aux confins de la divinité, projette sur elle quelque chose de la lumière inaccessible de Dieu. Elle nous apparaît bien comme un monde à part, dans lequel Dieu a réalisé des merveilles de grâce et de gloire qui doivent faire l'objet de notre estime, de notre admiration et de notre affection filiale.

Temple auguste de la T. S. Trinité, conclurons-nous donc avec la belle prière que nous avons brièvement commentée. Les trois personnes divines, le Père, le Fils et le St-Esprit, y habitent depuis toujours, ils en font leur maison d'or parmi les créatures, *domus aurea*, ils l'ont choisie comme leur séjour de prédilection parmi les enfants des hommes. Nous pouvons redire d'elle la parole inspirée de nos saints livres : « *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus*. Voici le tabernacle de Dieu parmi nous. »

C'est donc en Marie que nous rencontrerons notre Dieu. Plus nous aimerons et honorerons Marie, plus aussi Dieu le Père de notre baptême, Dieu le Fils de notre première communion, Dieu le St-Esprit de notre confirmation se communiqueront à nous. Sous quelque aspect que nous envisagions le mystère de notre sanctification, il faut toujours en revenir à la même conclusion pratique : A Jésus par Marie. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XLVII

LA CANONISATION DES BIENHEUREUX

Mes frères,

La béatification des serviteurs de Dieu n'est que la première phase de leur glorification sur la terre ; elle n'est que le préliminaire de leur canonisation.

I

Les fêtes magnifiques dont elle est l'occasion attirent justement l'attention du peuple chrétien sur les nouveaux bienheureux ; le récit des prodiges obtenus par leur intercession avive la confiance en leur toute puissante protection. Les foules accourent prier devant leurs reliques, car leur corps a dû être exhumé avant la béatification, et leurs ossements ont été enfermés en de riches reliquaires, où ils sont exposés à la vénération des fidèles. Les

affligés viennent y demander secours et consolation, les malades la guérison de leurs infirmités, et comme ils prient avec confiance, beaucoup sont exaucés. De nouveaux miracles viennent ainsi s'ajouter à ceux que la béatification a consacrés et faire désirer pour leurs auteurs une gloire plus grande encore : celle de la canonisation, un titre plus glorieux encore que celui de bienheureux : celui de saint.

Dès qu'un nouveau miracle a été obtenu par l'intercession d'un saint personnage après sa béatification, le postulateur de sa cause peut s'adresser à Rome pour obtenir sa canonisation. Seulement, comme celle-ci, ainsi que je le disais en commençant, est la seconde phase de la glorification des saints, ou, si on aime mieux, la seconde étape de leur ascension sur les autels, on doit tout d'abord prouver qu'ils ont déjà franchi la première étape et ont été béatifiés. On le fait en mettant sous les yeux de la Congrégation des Rites, soit le bref de béatification, si celle-ci a eu lieu selon le mode actuel, soit le document attestant que le Souverain Pontife a approuvé par une béatification dite équipollente le culte rendu depuis de longues années au personnage dont on sollicite la canonisation. En possession de cette preuve, la Congrégation examine si la cause doit être reprise, puis elle fait part de son avis au Souverain Pontife, qui décide en dernier ressort.

Si le serviteur de Dieu a été béatifié selon les règles actuelles, il suffit de deux nouveaux miracles obtenus par son intercession pour qu'il puisse être canonisé. Mais s'il a pris rang parmi les bienheureux sans procès préalable, uniquement par une permission du Souverain Pontife autorisant le culte public qui lui était rendu depuis longtemps, trois miracles au lieu de deux doivent être obtenus par son intercession pour qu'il puisse être canonisé.

Disons tout de suite que le Souverain Pontife n'est pas lié par le droit canonique qui exige ces trois miracles et les formalités dont nous venons de parler. Pie XI l'a bien montré tout récemment en canonisant le grand dominicain S. Albert le Grand sans le faire passer tout d'abord par la béatification et sans exiger de lui ces trois miracles. Nombreux sont les saints qui ont été placés de la même façon sur les autels, souvent de longues années après leur mort. D'après l'*Annuaire Pontifical* sont dans ce cas S. Pierre Nolasque, S. Romuald, S. Jean de Matha, S. Cyrille d'Alexandrie, S. Casimir, S. Norbert, S. Bruno, sainte Scholastique, sainte Françoise Romaine, sainte Gertrude et bien d'autres dont nous célébrons la fête chaque année.

Lorsque le procès de canonisation est achevé et a donné des résultats satisfaisants, le pape, après avoir entendu les cardinaux et les consulteurs, rend, s'il le juge opportun, un décret déclarant qu'on peut en toute sûreté procéder à la canonisation du Bienheureux dont on vient d'instruire la cause.

II

Quel est l'effet de cette canonisation ?

C'est d'abord de nous donner l'assurance que celui qui en est l'objet est sauvé et qu'il a pris place au ciel parmi les saints. « Nul ne sait, dit S. Paul, s'il est digne d'amour ou de haine. » Si nous sommes dans cette incertitude à notre propre sujet, combien plus devons-nous l'être au sujet de ceux qui nous ont quittés pour s'en aller dans leur éternité! Sont-ils sauvés, sont-ils damnés ? Sont-ils déjà au ciel ou seulement dans le vestibule du ciel, le purgatoire ? C'est le secret de Dieu. Malgré la confiance en leur salut que nous permet d'avoir la vie sainte qu'ils ont menée et la pieuse mort qu'ils ont faite, nous sommes dans l'ignorance complète au sujet de leur état dans l'autre monde, et voilà pourquoi l'Eglise nous invite à prier pour eux sans jamais nous lasser de le faire.

Mais il en est tout autrement dès que le pape infaillible a parlé et déclaré que tel serviteur de Dieu est certainement en possession de la gloire céleste. Non seulement nous pouvons être rassurés à son sujet, mais nous devons être certains qu'il est au ciel. Le pape ne peut en effet présenter à la vénération du peuple chrétien, il ne peut proposer à son imitation un damné : ce serait, selon la parole d'un théologien, Melchior Cano, dresser des autels au diable et nous le proposer comme modèle, ce que Dieu ne peut évidemment permettre à son vicaire. Du reste, les miracles accomplis à la prière du nouveau saint sont comme le paraphe de Dieu contresignant les décrets de son représentant ici-bas.

Un second effet de la canonisation des saints est d'autoriser leur culte dans toute l'Eglise et non plus seulement en un diocèse ou une nation, comme le fait la béatification. Elle permet de leur rendre tous les honneurs réservés aux saints, et ces honneurs consistent : 1° à inscrire leurs noms dans les calendriers ecclésiastiques, les martyrologes, les litanies et autres diptyques sacrés ; 2° à les invoquer publiquement dans les prières et autres offices solennels ; 3° à dédier sous leur invocation des temples et des autels ; 4° à offrir en leur honneur le saint sacrifice de la messe ; 5° à célébrer le jour de leur fête, qui est ordinairement le jour anniversaire de leur mort, c'est-à-dire de leur naissance au ciel ; 6° à exposer leurs images dans les églises et à les y représenter la tête environnée d'une couronne de lumières qu'on appelle auréole ; 7° enfin, leurs reliques peuvent être offertes à la vénération du peuple et portées avec pompe dans les processions solennelles.

III

Dans un dernier article le Code de droit canonique prescrit qu'après qu'elle a été décrétée en Consistoire, la canonisation des bienheureux soit célébrée à Rome avec les cérémonies et les solennités d'usage. Par le récit des fêtes de béatifica-

tion du saint Curé d'Ars, que je vous ai rapporté en notre dernière instruction, vous pouvez deviner ce que doivent être celles d'une canonisation, plus grandioses encore. Jugez-en par les fêtes qui accompagnèrent la canonisation de sainte Thérèse de Lisieux, le 17 mai 1925, et que nous raconte son historien, Mgr Laveille :

« De bonne heure, ce jour-là, les ambassadeurs des principales nations catholiques et les chevaliers des ordres pontificaux en grand costume prennent place dans les tribunes, afin d'acclamer, l'heure venue, la bien-aimée du céleste Epoux.

« Bientôt apparaît la tête du cortège papal, le plus nombreux et le plus brillant peut être qui se soit déroulé sous la coupole de Michel-Ange. Cette fois, trente quatre cardinaux, plus de deux cents archevêques et évêques, d'innombrables prélats et des milliers de religieux précèdent la *sedia* pontificale, à la suite de laquelle s'avance le collège des protonotaires apostoliques. Après le défilé des premiers groupes, des applaudissements sans fin saluent l'apparition d'une splendide bannière sur laquelle se détachent les traits de la bienheureuse.

« Sous la mitre étincelante, le visage de Pie XI rayonne : le triomphe de celle qu'il a proclamée l'Etoile de son pontificat, l'avocate de ses causes les plus chères, le second ange gardien de sa vie, n'est-il pas aussi le sien ?

« Lentement, sous la lumière des guirlandes électriques qui décorent de roses de feu caissons dorés et marbres rares, à travers les ovations de cinquante mille fidèles, le Pontife est porté jusqu'au trône resplendissant qui se dresse au fond de l'abside, en avant de la Chaire de S. Pierre.

« Là, tous les cardinaux, patriarches, primats, archevêques, évêques et abbés défilent devant lui pour l'obédience, ratifiant à l'avance, par cet hommage public à son suprême ministère, l'oracle qu'il va prononcer.

« L'heure est venue d'affirmer à tout l'univers l'entrée de la « petite Thérèse » dans la gloire du Dieu trois fois saint. Après les postulations d'usage et les invocations répétées à l'Esprit-Saint, « Levez-vous, s'écrie le secrétaire des Brefs, Pierre va parler par la bouche de Pie ! »

Un grand silence apaise la foule. Assis sur la chaire de S. Pierre, mitre en tête et le visage irradié de joie céleste, Pie XI prononce la formule qui va soulever dans l'Eglise entière un *hosanna* frémissant : « Pour l'honneur de la Sainte Trinité et de chacune des personnes divines, pour l'exaltation de la foi catholique et le progrès de la religion chrétienne, par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul et la nôtre, après avoir mûrement délibéré et avoir plus d'une fois imploré le secours divin, ayant pris conseil de Nos vénérables frères les cardinaux de la Sainte Eglise Romaine, des patriarches, archevêques et évêques présents dans la ville, Nous déclarons sainte la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, Nous la définissons telle, Nous l'inscrivons au catalogue des saints et Nous décidons que chaque année, le jour de sa naissance (au ciel), c'est-à-dire le 30 septembre, sa mémoire sera, devra être pieusement rappelée par l'Eglise universelle. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen. »

« Le pape infaillible a prononcé. Aussitôt éclate dans la coupole, comme un vivat céleste, la fanfare triomphante des trompettes d'argent. Les cloches de St-Pierre s'ébranlent et à leurs grandes voix répondent en carillons joyeux toutes celles de la Ville éternelle ; les acclamations de la foule s'élèvent en rumeur formidable et l'on y distingue des notes claironnantes qui, à force d'émotion, s'éteignent dans des sanglots.

« Mais c'est au pape à mener le chœur de l'allégresse finale. Il entonne le *Te Deum*, que poursuit en entier la schola de la basilique, puis il chante pour la première fois l'oraison propre de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

« Restait à contempler les splendeurs de la messe papale. Elles se déroulèrent selon le rite accoutumé, dans une atmosphère de joie surnaturelle qui les pénétrait de suave et enivrante douceur. »

Il n'y a que l'Eglise pour glorifier ainsi ses enfants. Que sont, auprès de ceux qu'elle leur décerne, les triomphes que le monde décerne à ses héros ? Il les magnifie là où ils ne sont plus, alors que peut-être ils sont torturés là où ils sont... Nul en tout cas ne songe à les invoquer, à les prier ; on les sait désormais impuissants. Tandis que nos saints, plus puissants que jamais, voient le monde à leurs pieds, implorant avec amour et confiance leur protection... Et dire, m. f., que ces triomphes que l'Eglise fait à ses saints ici-bas n'est rien, comparé à celui que Dieu leur a décerné et leur continue dans le ciel, puisqu'au dire de S. Paul l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son intelligence est impuissante à se faire une idée de la gloire que Dieu accorde à ses élus. Il est probable que les honneurs de la terre dont je viens de vous parler ne nous seront jamais décernés ; consolons-nous en pensant que nous pouvons, par une vie sainte, avoir part à ceux du ciel. Ainsi soit-il.

FIN

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

XII

LA VIE A NAZARETH

I

« Ils revinrent en Galilée, dans leur cité de Nazareth. Or l'enfant croissait et se fortifiait, plein de sagesse, et la grâce de Dieu était avec lui. » (Luc, II, 40).

Ces quelques lignes de S. Luc résument la vie de Jésus à Nazareth pendant près de trente ans. Quand S. Joseph l'y ramena d'Egypte, l'Enfant avait deux ans au plus. La maison où l'ange était

apparu à Marie exigeait sans doute d'urgentes réparations ; seule était intacte la grotte qui servait de prolongement. S. Joseph connaissait et aimait le travail. De ses habiles et fortes mains, il refait à l'Enfant divin dont il a reçu la garde une demeure moins indigne de la divinité. Marie, qui est la ménagère par excellence, l'orne de fleurs et de ces riens qui y donnent un air d'aisance et de joie. Ils se plaisent dans cette petite cité, aux sites harmonieux, d'où l'on découvre la tête ronde du Thabor, la vallée riante du Jourdain, les eaux bleues du lac de Tibériade, l'Hermon et les montagnes du Hauran.

C'est là que l'Enfant Jésus a grandi : *crescebat*. Rien ne le distinguait des enfants de son âge, sauf la plénitude de la sagesse qui résidait en lui mais qui paraissait se développer avec les années. Il a voulu balbutier d'abord, puis prononcer quelques syllabes, pleurer et sourire, jouer et s'amuser, souffrir du chaud et du froid, s'exercer ensuite à manier les outils dans l'atelier de celui qu'on regardait comme son père. On se plaît à se le représenter dans la boutique de S. Joseph, qui se sert de la hache et de la scie pour son travail, et qui peine, qui s'empresse, car il lui faut gagner le pain de chaque jour pour la Sainte Famille. Marie, avec son aiguille adroite, coud, répare les vêtements, et l'Enfant la regarde avec un inexprimable amour. Il est le rayon de soleil de la maison et de leur vie.

Ce doux intérieur respire un bonheur infini. Marie lève de temps à autre les yeux au ciel, puis les abaisse sur l'Enfant qui se fortifie : *confortabatur*. On voit parfois sur son front virginal passer une ombre de tristesse : elle se rappelle les paroles du vieillard Siméon et elle se demande comment il peut se faire que cet enfant si beau, si pur, si aimable, soit jamais méconnu des hommes, repoussé, contredit. Il commence à parler maintenant ; il leur découvre le mystère de leur vie, leur mission, la beauté du travail, la douceur de la prière et de l'union à Dieu, tout cela avec une sagesse, une simplicité, des clartés surnaturelles qui les émerveillent et les confondent.

Jésus, le Fils de Dieu, a voulu condescendre à tout cela. Il a consenti à épeler les syllabes des Saintes Lettres, à recevoir des leçons touchant les Ecritures. C'est Marie qui lui a appris à lire. Il n'a pas eu pour maîtres les docteurs de la Loi, et quand, plus tard, les Juifs s'étonneront qu'il connaisse les lettres humaines, sans les avoir étudiées, ils ne savent pas que Marie était supérieure en science aux Scribes les plus instruits. Et quand il a atteint l'âge de douze ans, c'est lui qui à son tour est devenu leur Maître. Marie et Joseph l'écoutent comme un oracle.

Tel était l'intérieur de Nazareth, mais nous ne pouvons nous en former qu'une faible idée. D'ailleurs nous nous heurtons aux plus profonds mystères. Tout est mystère dans l'Incarnation, dans l'éducation et la croissance de Jésus. Il est le Verbe de Dieu, les hommes ne peuvent donc rien lui apprendre, mais en lui les organes qui servent à la pensée se développent comme ceux des autres enfants ; la pensée semble éclore, s'ouvrir et s'épanouir ; l'amour semble grandir. Qui expliquera ces mystères dont nous n'aurons l'intelligence qu'au ciel ?

Ce qui est certain, c'est que le bonheur parfait résidait à la maison de Nazareth. Ce bonheur, Dieu le répandait à profusion dans l'âme de Marie, en vue de ses futures douleurs. Pour la foi, la charité, l'accord intime, l'unité de pensée et d'affection, la Sainte Famille est la famille modèle. C'est là que se reportent tous les foyers qui veulent jouir d'un peu de félicité dans ce monde. La félicité est là, dans la religion parfaite, la soumission à la Providence, la prière, la douceur et la dignité du travail, la divine charité.

Mais la charité ne consiste pas seulement dans l'amour de Dieu. Elle a deux ailes : l'amour de Dieu et l'amour du prochain ; si l'une manque, comment voler, s'élever vers Dieu ? L'âme retombe alors comme un oiseau qui a une aile brisée. Marie et Joseph avaient un ardent amour pour leurs parents, leurs voisins, leurs compatriotes, pour tous les hommes. Marie soignait les malades, consolait les malheureux, répandait les bienfaits autour d'elle. Joseph était le plus secourable des habitants de Nazareth, serviable, attentif aux besoins et même aux désirs de chacun. De leur maison s'échappait un parfum de bonté et de joie qui les faisait aimer de tous. On les voyait dans les maisons du deuil plutôt que dans les salles des festins ; ils créaient autour d'eux une atmosphère de bonheur. Cependant ils ne cherchaient pas à se répandre, sauf dans les familles malheureuses : ils aimaient à demeurer dans l'humilité de leur condition, dans leur chère maison, dont l'intimité était si douce, où ils adoraient l'Enfant Dieu qui grandissait, les aimait, faisait croître dans leur âme toutes les vertus, les réjouissait de sa présence, de sa société, de ses paroles, de ses enseignements lumineux, de ses célestes entretiens, car « la grâce de Dieu était en lui. »

II

Sur la vie de Jésus à Nazareth, nous n'avons que des traditions consignées dans les Evangiles apocryphes et qui sont plutôt du domaine du merveilleux. Mais S. Luc nous a transmis un fait historique touchant qu'il tenait sans doute de la Sainte Vierge.

Jusqu'à douze ans l'enfant comptait peu dans la famille juive et dans la cité. C'est seulement à cet âge qu'il faisait en quelque sorte son entrée dans le monde. Il revêtait des habits plus amples et ceignait son front de ces larges bandes couvertes de textes de la Loi qu'on appelait des phylactères. A cette époque aussi il faisait son premier voyage de Jérusalem. Chaque année, les parents de l'Enfant Jésus s'y rendaient pour la fête solennelle de la Pâque. Cette prescription n'obligeait pas les femmes, mais Marie faisait ce

voyage par dévotion, heureuse d'adorer Dieu dans son temple. A douze ans donc l'Enfant Jésus les accompagna et fit avec eux les trente lieues qui séparent Nazareth de Jérusalem, en passant par Sichem et par Béthel. Les caravanes mettaient trois jours pour atteindre Béeroth et ses fontaines, qui n'étaient plus qu'à trois heures de la ville sainte. La Sainte Famille demeura sept jours à Jérusalem, et l'on se figure la piété de Marie, son assiduité au Temple, aux instructions données par les docteurs de la Loi, sa joie de revoir sa maison natale.

Les sept jours écoulés, les caravanes se réunirent, mais la multitude était si grande qu'il y régnait une certaine confusion. Elles se donnaient rendez vous à Béeroth, pour se former par groupes définitifs. En quittant Jérusalem, on chantait des cantiques ; les femmes et les hommes sortaient par groupes séparés. Marie crut sans doute que Jésus était avec Joseph et Joseph qu'il avait suivi sa Mère. Quand ils arrivèrent à Béeroth, ils ne le trouvèrent point. Ils parcourent les groupes, interrogent les proches, les amis ; personne ne l'a vu. Ils reprennent à la hâte le chemin de la cité, l'âme pleine d'inquiétude, de douleur et d'angoisses Ils se reprochaient amèrement de l'avoir perdu, s'accusaient de négligence et, élevant leurs regards plus haut, ils se disaient que Dieu leur avait confié un trésor divin et qu'ils n'avaient pas mérité de le garder.

Ils le cherchent pendant deux jours, sans succès, dans un immense désespoir. L'âme de Marie était transpercée du glaive annoncé par Siméon. Le troisième jour, en proie à une désolation indicible, ils parcourent de nouveau les endroits où ils sont allés avec lui ; ils retournent au Temple et entrent dans une grande salle où les docteurs expliquent aux pèlerins les obligations et les beautés de la Loi. Marie et Joseph aperçoivent alors assis devant ces illustres docteurs, au milieu de l'assemblée, Jésus lui-même qui parle, prête l'oreille ensuite et interroge à son tour. L'assemblée écoutait, dans une attention silencieuse, et tous étaient dans l'admiration devant la beauté, la douceur, la modestie de l'Enfant et devant la sagesse et la clarté de ses réponses.

Marie et Joseph goûtaient une joie immense. Ils avaient retrouvé Jésus, et ces vieux docteurs, cette foule venue de tous les pays du monde lui rendaient hommage, étaient suspendus à ses lèvres, recueillaient ses paroles. Marie toutefois avait tant souffert qu'elle ne se défendit pas d'exhaler une plainte : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voici que votre père et moi nous vous cherchions pleins de tristesse. »

« Pourquoi me cherchiez-vous ? répond-il. Ne saviez-vous pas que je dois être tout entier aux affaires de mon Père ? »

Mais cette parole qui est si claire pour nous, ni Marie ni Joseph ne la comprirent. Ils étaient tout à la joie de l'avoir retrouvé ; pouvaient-ils penser maintenant qu'il les quitterait jamais ? Joseph toutefois éprouvait un bonheur qu'il n'avait jamais goûté. Marie lui avait donné le titre de père de Jésus : *pater tuus,* et cette parole le récompensait de douze années de travail, de dévouement et d'incroyables soucis.

« Et Jésus descendit avec eux à Nazareth, et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces paroles dans son cœur. Et Jésus avançait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » (Luc, II, 52).

C'est la dernière fois que le nom de Joseph est prononcé dans l'Evangile. Il rentre dans le mystère de son humble et admirable silence, dans son atelier où il travaille ave: Jésus qui se fait ouvrier comme lui. Nulle vie n'a été plus traversée que la sienne. Dieu ne lui a point prodigué d'abord ses faveurs. Il ne parlait à son serviteur que pour lui révéler l'événement du jour, parce qu'il le savait d'un dévouement absolu et qu'il voulait éprouver sa foi, comme il fit pour Abraham. S. Joseph souffrit de ne pas comprendre les desseins célestes, et son affliction fut telle que Dieu, voyant que l'épreuve était trop forte, lui envoya son ange pour l'éclairer et pour calmer son angoisse. Puis ce fut la fuite en Egypte, la faim, le dénuement, le retour craintif en Judée, et quand il amena l'Enfant à Jérusalem, tout heureux de le produire dans la famille, voilà que trois jours durant, celui-ci devient invisible, il commence à prêcher devant les plus fameux docteurs et pendant ce temps il laissse Marie et Joseph affligés.

C'est ainsi que Dieu traite ses serviteurs pour faire jaillir de leurs âmes des vertus, des sentiments, des mérites qui les grandissent et qui réjouissent le ciel. Maintenant Joseph va être récompensé même dans ce monde par la plus heureuse des vieillesses. Il voit Jésus devenir jeune homme et qui travaille pour nourrir sa sainte Mère. Lui il peut disparaître, sa mission est remplie, il se regarde comme un serviteur inutile. Quand il meurt, il est assisté par Jésus, qui lui montre le ciel et lui murmure à l'oreille le doux nom de « père » ; enfin c'est Marie qui lui ferme les yeux.

XIII

MARIE PENDANT LA VIE PUBLIQUE DE JÉSUS

L'heure était venue pour Jésus de s'éloigner de Nazareth pour commencer sa vie publique. Il n'avait rien de caché pour sa mère ; il lui exposa donc ses desseins de salut sur le monde, et il la quitta pour sa retraite de quarante jours sur la montagne de la Quarantaine, auprès de Jéricho. Il venait de choisir ses premiers disciples. Les quarante jours écoulés, il les prit avec lui et retourna à Nazareth. Il n'y trouva sans doute pas Marie qui devait être à Cana. Car le troisième jour après le départ de Jésus, il se célébrait dans cette petite cité des noces auxquelles elle devait assister.

C'était quelque proche parent qui se mariait, et Marie, qui avait le culte de la famille, tenait à l'honorer de sa présence.

I

Jésus aussi y était convié. De Nazareth il gagna Cana, qui est à une lieue, et il arriva le soir avec ses disciples, car les cérémonies commençaient le soir, telles qu'elles sont décrites dans la parabole des dix vierges. Quand l'époux avait amené l'epouse dans sa maison, les convives s'attablaient au festin, qui se prolongeait dans une innocente et calme allégresse, surtout quand il y avait des hôtes de marque.

« Or la mère de Jésus était là. » (Jo., II, 1).

Aucun détail n'échappait à son coup d'œil de maîtresse de maison accomplie. Elle veillait à ce que rien ne manquât et que tout se passât dans une joie ordonnée et décente. Il arriva que le vin fit défaut. Elle s'en aperçut la première et vint auprès de son fils. Elle lui dit : « Ils n'ont plus de vin. »

Elle savait bien que Jésus l'écoutait et l'exauçait toujours. En réalité, elle lui demandait un miracle, pour l'honneur des époux et la correcte ordonnance du festin.

Jésus lui répondit : « Femme, que vous importe, à vous et à moi ? Mon heure n'est pas encore venue. »

C'était la même pensée qu'il avait exprimée quand sa mère lui fit un doux reproche au Temple : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses de mon Père ? » (Luc, II, 49). Il commençait son ministère public, son grand dessein, pour lui la seule chose importante, et pour Marie aussi. Qu'était-ce pour lui, à cette heure, que cette question de vin qui manquait ? Aussi bien cela regardait l'époux, le maître de la maison. Pour lui, il n'avait pas l'intention de faire un miracle, et il le dit à sa mère avec tout le respect renfermé dans ce titre honorifique : « Femme, » reine du foyer, mère des vivants, grâce et ornement de la maison, « mon heure n'est pas encore venue. »

Mais Marie sait que Jésus ne lui refuse jamais rien ; elle a lu dans son regard un signe certain d'acquiescement. Elle se tourne donc vers les serviteurs et leur commande : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. »

Il y avait là six grandes urnes de pierre dont l'eau était destinée aux ablutions, et qui contenaient deux ou trois mesures. Jésus les fit remplir jusqu'au bord et il dit aux serviteurs : « Puisez maintenant et portez au maître de la table. » Celui-ci goûta cette eau changée en vin, et il fut stupéfait : « Il ne savait pas d'où venait ce vin, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient bien. » Il appela l'époux et lui dit en souriant : « Tout homme sert d'abord le bon vin et, après qu'on a beaucoup bu, le moins bon. Mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à ce moment. » (Jo., II, 10).

Ce fut le premier des miracles de Jésus. Il le fit à Cana, en Galilée ; par là il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui.

La joie de Marie fut grande. Elle avait fait un acte de charité, et tous proclamaient la gloire de son Fils. Pour les disciples, tout était nouveau. Ils ne connaissaient Jésus que depuis quelques jours, ils ignoraient sa puissance. Devant ce fait éclatant ils demeuraient étonnés, pensifs ; ce fut la première base de leur foi.

« Après cela Jésus descendit à Capharnaüm, lui et sa mère, et ses proches et ses disciples, et ils y demeurèrent quelques jours. » (Jo., II, 12).

On devine le contentement de Marie. Par l'intervention de sa charité, elle avait réjoui ces humbles Galiléens, ses parents, dont nous ignorons même le nom ; elle avait vu leur reconnaissance, la gloire naissante de Jésus, et auprès de lui, à Capharnaüm, elle goûta quelques jours heureux, elle qui devait en vivre de si douloureux.

II

Ces jours douloureux ne tardèrent point. Jésus monte en Judée, puis il revient, en passant par la Samarie, enseignant, prodiguant les paroles et les miracles à Jérusalem pendant les fêtes de Pâques, puis en Galilée. Il s'arrête à Nazareth, heureux de revoir sa patrie où il n'a pas encore reparu depuis le commencement de sa vie publique. Plusieurs de ses compatriotes l'ont revu à Jérusalem et, au retour, ils ont raconté les merveilles qu'il y a opérées, ses discours et ses prodiges. Un sabbat, il se rend à la Synagogue. A la réunion de ce jour, on lisait d'abord la Loi, c'est-à-dire un passage des livres de Moïse, puis une page des prophètes. Quand il se trouvait dans l'assemblée un personnage réputé, le chef de la Synagogue lui remettait le livre sacré et lui demandait de l'expliquer aux auditeurs.

C'est ainsi qu'on présenta au Sauveur le livre des prophéties d'Isaïe. Il l'ouvre et lit ces paroles à haute voix : « L'Esprit de Dieu est sur moi, parce qu'il m'a consacré par son onction. Il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance, rendre aux aveugles le bienfait de la vue, délivrer les opprimés, publier l'an de pardon du Seigneur et le jour de sa justice. »

Marie était là, mêlée aux femmes du peuple.

Jésus roule le livre et s'assied pour parler aux fidèles et leur expliquer ce qu'il vient de leur lire. Tous ont les yeux fixés sur lui.

« Aujourd'hui, dit-il, cette prophétie s'est accomplie à vos oreilles. »

Et il leur expose sa mission de douceur, de bonté et de salut. Tous écoutaient, « admirant les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche. Et ils disaient : « N'est ce pas là le fils de Joseph ! »

Et il reprit : « Vous m'appliquerez sans doute le proverbe : « Médecin, guéris-toi toi-même. » Vous me direz encore : « Les grandes choses que nous avons ouï dire que vous avez faites à Ca-

pharnaüm, faites-les ici dans votre patrie. En vérité je vous le dis, un prophète n'est pas reçu dans sa patrie. Je vous le dis en vérité, il y avait beaucoup de veuves en Israël aux jours d'Elie, lorsque le ciel fut fermé pendant trois ans et six mois et qu'il y eut une grande famine sur la terre, et cependant Elie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais à une veuve de Sarepta, dans le pays des Sidoniens. Il y avait de même beaucoup de lépreux en Israël aux jours d'Elisée le prophète, et cependant aucun d'eux ne fut guéri, si ce n'est Naaman le Syrien. »

C'était leur dire : Elie et Elisée, dédaignés dans leur pays, ont dû porter leurs bienfaits à des étrangers.

En entendant ces paroles, ils furent saisis de colère. On les comparait à des païens, à des lépreux : on plaçait même au-dessus d'eux cette veuve et Naaman ! Ils ne se continrent pas et non seulement ils l'injurièrent, mais ils se levèrent, le poussèrent devant eux et le conduisirent sur le sommet de la montagne où leur ville était bâtie, afin de le jeter dans le précipice.

Marie effrayée les suit, afin de rejoindre son fils, de partager son péril et son sort. Elle est en proie à une angoisse inexprimable. Ses forces la trahissent, elle tombe; de saintes femmes essaient de la relever, elle reprend quelques forces et se prépare à continuer sa route. Mais tout à coup elle aperçoit Jésus qui revient tranquillement, sans que personne ose le toucher : « Jésus, passant au milieu d'eux, allait, » dit S. Luc avec une sublime concision (Luc, IV, 30).

Arrivé près du précipice, il s'était retourné, les rangs s'étaient ouverts, tous avaient été frappés de la majesté surhumaine qui l'environnait, arrêtés par une force supérieure inconnue et irrésistible. Lui, il songeait à l'affliction de sa mère et il venait la rassurer, la consoler. Elle tomba à genoux pour remercier Dieu.

A l'endroit où elle succomba sous le poids de la douleur s'élève une chapelle qu'on appelle Notre-Dame de l'Effroi et l'on y a vu longtemps, dit-on, l'empreinte de l'un de ses genoux. Ces détails ne se trouvent point dans l'Evangile, mais ils ont été transmis par une tradition qui remonte au IXe siècle.

De là Jésus emmena Marie dans « sa ville » de Capharnaüm qu'elle dut habiter quelque temps. Le suivit-elle pendant ses prédications en Galilée ? Les Evangélistes ne le disent pas. Nous lisons dans S. Luc :

« Jésus alla par les villes et les villages de la Galilée, prêchant et annonçant la bonne nouvelle du royaume de Dieu. Les Douze étaient avec lui, et quelques femmes qui avaient été guéries d'esprits malins et de maladies : Marie, dite de Magdala, de laquelle étaient sortis sept démons ; Jeanne, femme de Chusa, intendant de la maison d'Hérode, Suzanne et plusieurs autres qui l'assistaient de leurs biens lui et ses disciples. » (Luc, VIII, 1-4).

La Sainte Vierge n'est pas mentionnée, mais elle ne se désintéressait point des soins temporels que réclamait son Fils durant sa rude vie de voyages et de prédication ; elle témoignait sa reconnaissance à ces saintes femmes si dévouées qui le suivaient et l'assistaient de leurs biens.

Nous la retrouvons l'année suivante à Capharnaüm, quand les scribes de Jérusalem, qui épiaient les paroles de Jésus, disaient : « Il chasse les démons, mais c'est parce qu'il est possédé du démon. C'est au nom de leur prince qu'il chasse les démons. » Jésus leur répond : « Tout royaume divisé contre lui-même sera désolé, et toute maison divisée ne subsistera pas. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son règne subsistera-t-il ? » Et il continue longuement son discours accablant pour eux.

Alors un homme s'approche de lui : « Votre mère et vos frères sont là dehors, et ils vous cherchent, » lui dit-il. La foule était si grande que les disciples n'avaient pu pénétrer dans la maison où il enseignait, et peut-être étaient-ils allés trouver la Sainte Vierge pour la prier de le faire sortir, lui qui ne résistait jamais à sa mère. Mais là encore il était tout entier « aux choses de son Père », à sa mission, aux âmes.

« Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » répondit-il.

Et regardant au loin ses disciples :

« Voici ma mère et mes frères, s'écria-t-il. Car celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère ! » (Matth., XII, 50).

Puis « il sortit de la maison. » S. Jean Chrysostome assure qu'il sortait pour répondre au désir de sa mère, par tendresse filiale.

S. Luc ajoute qu'après ce discours une femme, élevant la voix, s'écria : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a allaité ! » Jésus répondit : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ! » (Luc, XI, 28).

Marie était l'âme qui faisait la volonté du Père et qui écoutait la parole de Dieu, comme nulle créature ne l'a fait. Quelle joie de penser que, par notre piété et notre vie pure, nous pouvons partager son bonheur !

L'ouvrage de M. l'abbé Chaumet, Explication des Evangiles des Dimanches, est épuisé. Mais nous pouvons encore fournir les deux années de la *Prédication* (1903 et 1904) où ces instructions ont tout d'abord paru. Chaque année : 8 fr.; 9 fr. 50 *franco* poste pour la France; 12 fr. ou 16 fr. pour l'Etranger suivant les pays.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 maii 1935.

Eug. Lindecker, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, rue Bayard — PARIS (8e)

R. C. Seine 213 869 B — Compte Chèques post. 1668

Dernières Nouveautés

Répertoire pratique de droit civil et ecclésiastique, par un groupe de Professeurs et de Jurisconsultes. TOME Ier : *Abjuration — Avortement.* — In-12, 558 pages. Prix : 15 fr. ; port : 1 fr. 45

L'ouvrage complet doit comprendre 10 volumes. Le tome II paraîtra au mois de septembre et le tome III au début de 1936. Les autres volumes suivront avec des délais sensiblement égaux. Prix spécial de souscription à l'ouvrage complet : *125 francs au lieu de 160 francs.* Les souscriptions seront reçues jusqu'au 30 juin prochain.

Le Chanoine Mangou et la première Communauté sacerdotale de Larchant, par Pierre-Marie Bretonnet. — Introduction de S. Exc. Mgr Lamy, évêque de Meaux. Préface de Mgr Baudrillart, de l'Académie Française. — In 8o, 224 pages, 2 portraits, 1 carte. Prix : 10 fr. ; port. . . . . . 1 fr. 25

Les modèles d'Action Catholique. Vie de la Bienhse Barthélemie Capitanio, par Don César Carminati. Traduit de l'italien par Une religieuse Auxiliatrice des âmes du Purgatoire. — In-16, 168 pages, couverture ornée d'un portrait en couleurs. Prix : 3 fr. ; port. . . . . 0 fr. 45

Ce qui se passe en Allemagne. — In-16, 216 pages, 8 portraits, couverture illustrée en couleurs. Prix : 5 fr. ; port . . . 0 fr. 65

Actes de S. S. Pie XI. TOMES V (1929 : 1er semestre), VI (1929 : 2e semestre-1930). — Chacun en un volume in-8o de 300 pages environ ; prix : 4 fr. ; port : 1 fr. 05. — Les tomes Ier (1922-1923), II (1924), III (1925-1926), IV (1927-1928) sont en vente au même prix. Les 6 volumes : 24 fr. »» port . . . . 3 fr. 85

Celui qui nous aima, par l'Abbé Brenon, du Clergé d'Orléans, Missionnaire. Pour le Mois du Sacré-Cœur et les premiers vendredis. — In-12, 212 pages, 1 gravure. Prix : 6 fr. ; port, 0 fr. 65

BUVEZ
VALS
LA FAVORITE
FOIE-ESTOMAC
INTESTIN

L'ALLIANCE HORLOGÈRE

Manufacture Fondée en 1865

Directeur J. ENGINGER, Diplômé de l'Ecole Nat. d'Horlogerie, BESANÇON

Récompenses : Médaille d'Or, Académie Nationle, Paris — Médaille Internle Vienne, Philadelphie, Exposition Universelle, Paris — Prix des 5 Meilleurs Chronomètres déposés à l'Observatoire National de Besançon — Plusieurs autres médailles.

offre pour 45 FRS

Un COUCOU-chantant en ouvrant le bec, aux heures, aux 1/4, 1/2 et 3/4, exacte reproduction du cliché, hautr 30 cm, largr 19 cm, bois ciré, sculpture artistique, marche précise Garanti 5 ans. — **Satisfaction complète assurée.** — Emballage gratuit.

Comparez ce qui peut vous être offert ailleurs, et vous comprendrez la sécurité que vous aurez en adressant votre commande à une **Maison de Confiance** dont la réputation est établie **depuis 1865** dans la Métropole Horlogère. **Commandez à la Manufacture**

L'ALLIANCE HORLOGÈRE

73, Rue Gambetta — BESANÇON (Doubs)

Tout ce qui concerne l'Horlogerie et la Pendulerie

COMBINÉS BARRAL

Pour la conservation parfaite des œufs pendant 1 an.

Prix : 11 fr. pour 500 œufs

Notice gratis sur demande

M. RIVIER, 8, Villa d'Alésia, PARIS 14e.

Vins de Messe. Abbaye St-Michel de Frigolet

CAVES des PRÉMONTRÉS

Intention paroisses pauvres livrerons courant juin 100 fûts 125 l. Vin Blanc Messe nouveau : Frs 160 hecto. Ecrire : M. YVRARD, 4, Quai Vauban, SETE (Hérault).

CARTON & MOTTE FABRICANTS

11, rue des Chats-Bossus, LILLE

— MAISON FONDÉE EN 1850 —

Toutes statues — Toutes tailles

CHRISTS POUR MISSIONS

Hautr 25 c/m — Emballage *franco.*

Echant. gratuit. — Plastique Ivoiré 1 fr. 10

STATUETTES RELIGIEUSES ARTISTIQUES

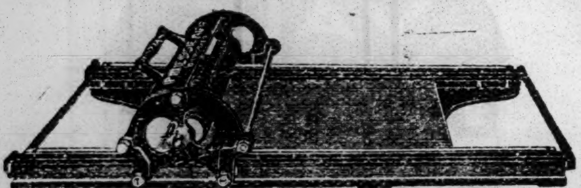
Prix de propagande rappelant ceux d'avant guerre

Tous sujets — Toutes tailles de 17 à 44 c/m

Prix : 1 fr. 30 à 7 fr. 50

Tarif et échantillons gratuits sur demande.

Pour le Clergé et Etabl[ts] religieux



UNE IMPRIMERIE COMPLÈTE

avec 2 séries de caractères et motifs d'ornements
est offerte à un prix spécial

Voir l'**AGENDA MAME 1935** à l'usage des ecclésiastiques.

Annonceur : G. DUVANEL, 34, rue des Petites-Ecuries, PARIS.

GUÉRISON CERTAINE par LA POUDRE ESCOUFLAIRE
Agence générale : à BAISIEUX (Nord)

ASTHME

OPPRESSION, EMPHYSÈME
(MÊME PRODUIT SOUS FORME DE CIGARETTES)

L'Agence générale envoie GRATIS et FRANCO une BOITE D'ESSAI avec Certificats de GUÉRISONS

ORGUES de tous systèmes, HARMONIUMS spécialité de souffleries électriques. Construction - Réparation - Transformation. — Michel Merklin et Kuhn, 11, rue Vendôme, Lyon. V. page 172 couv. *Ami* du 7 juillet.

MICROSCOPES
PRÉPARATIONS
MICROSCOPIQUES
CULTURES MICROBIENNES
POUR LA RADIESTHÉSIE

Labor. L. J. LAPORTE, Docteur de l'Université de Paris, 4, rue de la Sorbonne, PARIS V[e]. — Téléph. Od. 10.41.

THEATRE & FETES

Fabrique de tous Décors et Accessoires

MACHINERIE THÉATRALE

Joseph LINTANF, ex-décorateur à l'Opéra-Comique
Rue Saint-Nicolas, LANNION (C.-du-N.). Tél. 156.
Maison recommandée par NN. SS. les Evêques de Saint-Brieuc et de Quimper
SPÉCIALITÉ DE PAPIER ROCHER
Catalogue illustré contenant renseign[ts] et plans : 3 fr.

VITRAUX
MAISON BESSAC - GRENOBLE. FRANCE

Fondée en 1830
—
Registre du Commerce Seine n° 43.793
—

LA NATIONALE

Entreprise privée régie par la Loi du 17 mars 1905.
Anciennement Compagnie Royale d'Assurances sur la Vie.

Siège Social
2, rue Pillet-Will, 2
PARIS

RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES OU DIFFÉRÉES aux conditions les plus avantageuses.

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la RENTE VIAGÈRE est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province

Ch. CHAMPIGNEULLE

Vitraux & Chemins de Croix d'Art

MAISON FONDÉE A METZ EN 1832
96, Rue Notre Dame des Champs
Paris. Danton, 49 65

Les plus hautes récompenses
Les plus précieuses références

ENCENS VATICANUM
AGENCE FRANÇAISE OLIBANUM, 8, RUE DE TOURNON - PARIS

12 francs le kilo brut pris au magasin, frais d'envoi à la charge de l'Acheteur
Compte-Postal Paris 1.170-09.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX
J. BENOIT, Maître Peintre Verrier
37, rue Hermite, NANCY
Déplacement et devis gratuits sur simple demande.
Nombreuses Eglises en FRANCE et à l'ETRANGER.
Agréé p^r les Monuments historiques. *Belles références.*

- CIERGERIE DES PRÉMONTRÉS -
A. BOULAIRE, Succ^r des RR. PP., Usine à Graveson (B.-du.-R.)
CIERGES LITURGIQUES, Cierges 1^re Com^ion, Cierges et Bougies stéariques, Encens et charbon chimique.
Maison très ancienne, donnant toutes garanties.
Conditions spéciales aux Missions.

HARMONIUMS EN TOUS GENRES
Maison fondée en 1839
Les PETITS-FILS de M^ce KASRIEL
6, Rue Tolain, PARIS (20^e). — R. C. Seine 163.528
Harmoniums pour Salons et Chapelles. Nouveau système à air aspiré (genre américain) avec ou sans expression.
Modèles portatifs pliants pour Missionnaires. Demandez le Catalogue n° 200.
Modifications spéciales pour Colonies. Conditions particulières pour les Membres du Clergé

POLYCOPISTES
soucieux de vos intérêts et de la qualité de votre travail, vous devez posséder tarifs d'appareils, fournitures et papiers de tirage de **H. HUSSON**, à Blevaincourt (Vosges), et consulter cette maison avant tout achat ou échange de machine à écrire ou duplicateur rotatif.

BAS DE LAINE
pour prêtres, religieuses, enfants.
Demandez échantillons sans engagement ni frais à :
Fabricant spécialisé DEBORGHER,
185, rue du Halot, TOURCOING.
Fortes remises pour achats groupés.

VITRAUX L. BALMET 25, Cours Berriat, GRENOBLE. Vitraux en tous genres et tous styles. Restauration (Voir le n° du 14 fév. de l'Ami).

LA VOIX DES CLOCHES
Marque déposée

Appareils brevetés S. G. D. G. assurant électriquement les sonneries des Volées, Tintements, Carillons, Angelus automatiques.
GARANTIES ABSOLUES
SÉRIEUSES RÉFÉRENCES.
A. FARNIER,
Ingénieur spécialiste
VELARS-sur-OUCHE (Côte-d'Or).

LA HERNIE
n'est plus une infirmité
depuis qu'un nouveau mode de contention vraiment ingénieux et pratique a été offert à ceux qui en sont atteints. Tous les intéressés savent que, sauf l'opération, il n'existe aucun autre moyen de se défendre contre ce mal que le port d'un bandage. Mais les anciens appareils étaient munis de pelotes dont le volume était proportionné à celui de la tumeur, et qui occasionnaient une gêne plus grande que le mal lui-même. L'invention du bandage élastique par le Dr L. BARRERE avait déjà réalisé un grand progrès, mais les derniers perfectionnements apportés à sa méthode ont permis de supprimer cet accessoire cru indispensable. Le NÉO BARRÈRE ne comporte aucune pelote, il maintient cependant toutes les hernies réductibles quelque soit leur volume, exactement comme la main posée à plat sur l'orifice. C'est une véritable révolution dans l'art herniaire dont des milliers de hernieux ont déjà éprouvé les bienfaits. La preuve irréfutable en est donnée sur le champ car l'essai du NÉO BARRÈRE est toujours gratuit et sans engagement. Il suffit de s'adresser aux Etablissements du D^r L. BARRERE, 3, Boul. du Palais, Paris, qui vous feront parvenir discrètement tous les renseignements nécessaires et les adresses des 150 dépositaires, exclusifs de la méthode BARRERE, médecins, pharmaciens ou bandagistes, installés en France et à l'Étranger.

LE CAFÉ MARTIN

Dépôts
Paris, Banlieue, Province

Paris Banlieue	les 250 g^rs	4 fr. 40
Province	les »	4 fr. 60

Le **"Café Martin"** ne comporte qu'une seule qualité et vous êtes certain, en le consommant, d'obtenir le meilleur café au prix le plus juste.

34, RUE JOUBERT, PARIS